N° 7—10 I—II JUILLET—DÉCEMBRE 1937

# BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1938

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie

Nakładem Polskiej Akademii Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

# BULLETIN INTERNATIONAL
# DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

**Nº 7—10 Juillet—Décembre 1937**

## SÉANCES

### I. Classe de philologie

18 octobre. Dyboski R.: Etudes sur Ruskin.

8 novembre. Klinger W.: Encore une fois de l'époque dont datent les prédictions de Wernyhora.

Krzyżanowski J.: Poëtae minores.

13 décembre. Kuryłowicz J.: Considérations essentielles sur la question, relative aux intonations slaves.

Nitsch K.: Le problème de la disparition de »é« dit »pochylone«, dans le polonais littéraire.

Lehr-Spławiński T.: La limite linguistique occidentale de la Cassoubie au moyen-âge.

#### Commission pour l'étude de l'histoire de l'art

21 octobre. Filipowicz-Osieczkowska C., Mme: Considérations sur la décoration des manuscrits, nº lat. 1267—1270, de la Bibliothèque Vaticane.

18 novembre. Sinko-Popiel K., Mme: L'église paroissiale de Niepołomice à l'époque du gothique.

### II. Classe d'histoire et de philosophie

18 octobre. Morawski K. M.: La franc-maçonnerie et la politique des Etats européens au XVIIIe siècle.

22 novembre. Chmaj L.: Le cartésianisme en Pologne aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

20 décembre. Patkaniowski M.: Caractéristique de la législation statutaire et ses rapports avec le développement de la commune en Italie.

**Commission d'anthropologie et de préhistoire**

8 octobre. Sulimirski T.: Compte rendu des fouilles dans l'Est de la Petite-Pologne et en Volhynie.

Leńczyk G.: Deux comptes rendus d'excursions en Volhynie et dans le district de Sieradz, entreprises pendant les vacances.

Fitzke J.: Les fonds de cabane, datant de l'époque de la céramique rubanée plus ancienne, découverts à Łuck.

27 novembre. Kostrzewski J.: Compte rendu des recherches préhistoriques, entreprises l'année 1937, dans les districts de Rybnik et de Pszczyna en Silésie.

Jakimowicz R.: Compte rendu provisoire des fouilles de Dawidgródek.

4 décembre. Wrzosek A.: La tombe à caisse, remontant à l'époque préromaine tardive, trouvée à Karlików, district maritime de Puck.

Wrzosek A.: Renseignements sur les tombes à caisse de Sulicice, district maritime de Puck.

Wrzosek A.: La tombe à caisse de Starzyński Dwór, district maritime de Puck.

**Commission pour l'étude de l'ethnographie.**

21 décembre. Seweryn T.: Vocabulaire des artistes populaires en Pologne.

Dobrowolski K.: Les tâches principales de l'ethnographie polonaise.

---

# Résumés

21. CHMAJ L.: **Kartezjanizm w Polsce w w. XVII i XVIII.** ***(Le cartésianisme en Pologne au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle).*** Séance du 22 novembre 1937

Les Polonais acquièrent leurs premières connaissances de la philosophie de Descartes aux universités hollandaises de Groningue, Leyde, Amsterdam et Franeker. Un Polonais que nous ne connaissons pas (Wiszowaty?) y fait personnellement la connaissance de Descartes et part avec lui en 1637 pour Douai, où, chez le gouverneur de la ville, de la Bassecourt (Baillet I 306), il discute avec un professeur de théologie François Sylvius. Un autre Polonais confie à Sorbière à Amsterdam en 1644, qu'il a l'intention d'étudier les phénomènes naturels d'après la méthode de Descartes. En 1649, Stanislas Lubieniecki fait la connaissance de Descartes avant le départ de celui-ci pour la Suède et lui pose des questions sur la rotation de la terre. A Franeker, Tobie Morsztyn fréquente les conférences cartésiennes de de Grau, professeur de mathématiques, et en fait le rapport à Lubieniecki. A Mannheim, Joachim Stegmann discourt avec un partisan du cartésianisme sur l'essence du corps et du vide. Au même moment, les oeuvres de Descartes, que Mersenne, cet ambassadeur du cartésianisme, a envoyées, circulent en Pologne de main en main. Ruar recherche dans une librairie certains écrits (de Gassendi contre Descartes) qu'il ne peut trouver chez son ami. Wolzogen écrit des remarques critiques sur les *Méditations* de Descartes. Wiszowaty s'imprègne de l'esprit cartésien et publie *Religio rationalis* (1685).

Mais le premier véritable partisan de la philosophie cartésienne est Jean Placentinus-Kołaczek (1630—83), originaire de Leszno. Après avoir étudié à Dantzig (1648) et à Koenigsberg

(1649) il prend contact avec la philosophie de Descartes à Groningue chez Tobie Andrea et à Leyde chez Heidan et Jean de Raey (1651—2); devenu professeur de mathématiques à Francfort sur l'Oder (1653), il propage le cartésianisme parmi les Allemands et les Polonais de Leszno, Beuthen et Cracovie. Placentinus fait imprimer ces cours de philosophie sous le titre: *Renatus Des-Cartes triumphans, id est Principia Philosophiae Cartesianae in Alma Viadrina ventilata ac defensa* (1655). En outre, il publie les traités *De motu et calore membrorum* (1659), *De modo praecavendi errorem in Physicis* (1660), *Disputationes de Oceani fluxu et refluxu*, *Geometria*, dans lesquels on sent la forte influence du cartésianisme. Lubieniecki, dans sa correspondance, le félicite de ce que »sur une terre voisine et amie, il acquiert la célébrité par les admirables oeuvres de son esprit«.

En Pologne, au début du XVIII^e^ siècle, la conviction touchant l'opposition, impossible à écarter, entre la philosophie d'Aristote et la nouvelle philosophie, devient de plus en plus forte. Descartes devient bientôt le principal représentant et à la fois le symbole des nouveaux courants et idées. Sous leur influence, l'atmosphère intellectuelle se modifie peu à peu et voici que prend forme le sentiment de la nécessité d'introduire des changements dans l'enseignement scolaire, de faire connaître à la jeunesse la nouvelle science et la nouvelle philosophie. Entreprenant la réforme des écoles des Pères Oratoriens, Stanislas Konarski, dans le programme de l'enseignement de la philosophie, demande que, lors des cours de logique, métaphysique et de morale, on prenne en considération »les plus grands philosophes de ce siècle et des précédents«. D'entre les oeuvres de Descartes il recommande avant tout *Principia Philosophiae*, du reste, il laisse toute liberté au professeur quant au choix des oeuvres philosophiques, pourvu que ce soit des oeuvres »des meilleures et des mieux appliquées aux progrès de la philosophie«. La réforme de Konarski a beaucoup contribué à éliminer des écoles la scolastique compliquée et l'érudition sans vie. D'abord dans les écrits de Georges Gengell (1657—1727), puis dans le traité de leur élève Michel Drużbacki, fils du trésorier de Podolie, intitulé *Rozmowa o filozofii* (1746) — (Conversation sur la philosophie) les Jésuites tentèrent de démontrer le danger du cartésianisme pour la religion chrétienne, sans cependant éveiller aucun écho en Pologne.

Antoine Wiśniewski (1718—74), élève des écoles des Pères Oratoriens, est le plus fervent défenseur de la physique expérimentale et de la nouvelle philosophie. L'attitude de Wiśniewski à l'égard du cartésianisme (dans les thèses de 1752, 1753 et 1754) est sérieuse et avisée; Wiśniewski rend hommage au mérite du philosophe français et emprunte à sa philosophie ce qui lui paraît vraisemblable et conforme aux observations. Du reste, en sa qualité d'éclectique, il ne tire pas moins profit des oeuvres de Locke, Newton, Nollet, Wolff et d'autres.

Cette défense de la nouvelle philosophie liée en même temps à la condamnation de la scolastique provoqua de violentes attaques de la part des partisans de la philosophie traditionnelle. Stanislas Jaworski (*Praefatio oratorio-philosophica* 1746), André Rudzki (*Philosophia orthodoxa* 1747 et *Aristotelica Philosophia* 1750), Jean Kowalski (*Philosophia Peripatetica* 1750), Adam Malczewski (*Eloquentia propugnata* 1751 et *Theophrastus sive novae philosophiae opinionum de principiis corporum curiosa discussio* 1758), tous, prenant la défense de la scolastique, combattent la philosophie de Descartes, et en relèvent les manques et les contradictions. Bien que cette discussion ne manque point d'invectives ni de fausses accusations, il est évident que les Jésuites ont cessé de traiter à la légère le nouveau mouvement philosophique et se sont mis en personne à étudier les diverses oeuvres de philosophie. Aussi, leur ancienne attitude unilatérale et étroite à l'égard du cartésianisme, cède-t-elle lentement la place à une opinion juste et objective.

Cependant les Pères Oratoriens subissent entièrement l'influence de la nouvelle philosophie. Vincent Bielski, professeur de philosophie à Rzeszów, est cartésien; enseignant la physique (*Propositiones Philosophicae ex Physica tam generali quam particulari* 1759) il prend appui uniquement sur les oeuvres de Descartes. Samuel Chróścikowski (*Fizyka doświadczeniami potwierdzona* — La physique prouvée par les expériences — 1769 et *Filozofia chrześcijańska o początkach praw naturalnych* — La philosophie chrétienne sur les commencements des lois naturelles 1766) et Casimir Narbut (*Logika czyli rozważania i rozsądzania rzeczy nauka* — La logique ou la science d'analyser et de juger les choses — 1769) suivent, il est vrai des voies plus indépendantes, mais ils sont eux aussi imprégnés de l'esprit de la philosophie

cartésienne, le premier surtout par l'intermédiaire des oeuvres de Newton et de Nollet, le second de Wolff.

De même que les Pères Oratoriens, les Jésuites s'orientent, sous l'influence des courants occidentaux, vers une réforme de leurs écoles, l'amélioration de leur plan d'études et l'introduction de la nouvelle physique et de la nouvelle philosophie de Descartes devient enfin pour eux également un puissant stimulant à reexaminer les divers problèmes philosophiques. Et, bien qu'ils continuent à ne pas accepter certaines de ses assertions, ils ne lui refusent plus le mérite d'avoir renouvelé la philosophie par une critique de la connaissance convenablement conçue et par la création d'une science plus saine de la nature. Les choix des problèmes, sur l'initiative des généraux Visconti (1755) et Ricci (1761), ne portent plus uniquement sur les problèmes physiques, en tenant compte des opinions de Gassendi, Descartes, Maignan, Newton, mais permettent le libre choix de leurs résolutions, admettant même l'interprétation de la forme substantielle des corps comme la modification des atomes. Cela créait de grandes possibilités pour l'admission dans les écoles jésuites de la nouvelle physique et de la nouvelle philosophie. Aussi, certains Jésuites, comme Antoine Skorulski (*Commentariolum philosophiae* 1755), Dominique Sędzimir (*Propositiones ex universa philosophiae selectae* 1759) et Ignace Odrzywolski (*Propositiones ex universa philosophia* 1760 et *Scientia philosophica scholastica methodo exposita* 1761—3), ont déjà une attidude plus objective à l'égard du cartésianisme et, bien que leur éclectisme soit encore très prudent et timide, ils ne restent plus fixés à la philosophie scolastique pure, mais s'efforcent d'accorder l'aristotélisme avec les nouveaux courants en physique.

D'autres jésuites, comme Stanislas Szadurski, Bénédicte Dobszewicz, Stanislas Chyczewski, Etienne Łuskina, Jean Bohomolec, Jean Chevalier, Adam Obarzankowski, Ignace Odrzywolski, François Lipski, Joseph Rogaliński, Grégoire Arakiełowicz, Louis Hoszowski, Pierre Laschi, Charles Pavée, sont plus indépendants et progressistes. Les uns empruntent à Descartes les conceptions principales de sa philosophie et n'hésitent même pas à reconnaître l'importance qu'a le doute méthodique pour l'acquisition de la connaissance; les autres, plus interessés par les recherches de physique, placent la physique de Newton au-dessus de celle de Descartes qu'ils

estiment comme moins concordante avec les expériences. Mais tout en démontrant les erreurs de la physique cartésienne, ils soulèvent en même temps le mérite du philosophe qui, par son effort de pensée, a fourni à d'autres un stimulant pour de nouvelles recherches (Chróścikowski). Certains d'entre eux (Arakiełowicz) vont jusqu'à condamner le fait de se référer à l'Ecriture Sainte lors de la résolution des problèmes scientifiques. C'était là, la plus belle victoire du cartésianisme en Pologne.

Le vif mouvement philosophique qui se fit en Pologne, sous l'influence du cartésianisme, surtout au XVIII$^{e}$ siècle, n'a point à vrai dire créé de nouveaux systèmes éminents, cependant il a stimulé la pensée polonaise à s'occuper des problèmes généraux, lui a appris à les poser d'une autre façon que jusqu'alors et l'invita à les étudier d'une manière plus approfondie. De ce mouvement sortit un courant scientifique qui, pour le travail sur les problèmes physiques, ne s'appuya plus que sur l'expérience. Ce courant provoqua en Pologne la création de cabinets de physique, d'observatoires astronomiques et de musées d'histoire naturelle.

---

22. DOBROWOLSKI K.: **Główne zadania etnografii polskiej.** ***(Les principales tâches de l'ethnographie polonaise).*** Séance du 21 décembre 1937.

Dans l'introduction l'auteur fait la revue des principales opinions étrangères (il prend surtout en considération les sciences allemande, anglaise, américaine, française et italienne) et polonaises sur les tâches et la méthode de l'ethnographie et de l'ethnologie. Les changements dans d'autres sciences apparentées, les transformations des cultures primitives et des cultures populaires traditionnelles au sein de cultures très développées, les courants idéologiques dans le genre des mouvements nationaux modernes provoquent des modifications dans les opinions sur les tâches et les méthodes de l'ethnographie et de l'ethnologie, (par exemple A. Bach 1937, E. Mühlmann 1937). L'auteur ramène les principales tâches de l'ethnologie à l'étude comparée des cultures appuyées sur la tradition orale avec pour but de: a) saisir le mécanisme de la formation et du développement des principaux éléments de la culture, celle-ci étant comprise comme l'ensemble de toutes les

conceptions, des toutes les actions et produits existants dans la-dite société, b) découvrir les principaux foyers de culture, c) étudier le mécanisme des points de contact entre les diverses cultures et les transformations que ces contacts provoquent, d) établir une théorie générale des cultures traditionnelles. L'auteur traite ensuite des tâches de l'ethnographie, science de chaque culture traditionnelle à part, et prend surtout en considération l'ethnographie polonaise.

Dans la seconde partie, l'auteur s'efforce de saisir les traits essentiels de l'ancienne culture populaire polonaise qu'il traite comme une entité dynamique; il distingue quatre époques dans le développement de la campagne polonaise (la période primitive avant la constitution des états sociaux au moyen âge, la période de servage jusqu'à la libération, la période transitoire après la libération des serfs avec la prédominance des anciens éléments de culture, la période contemporaine du nivellement culturel) et cinq groupes principaux des éléments dans la culture populaire. L'auteur distingue en particulier: 1) l'ensemble archaïque préhistorique et du début de l'histoire, 2) l'ensemble emprunté directement à la culture des élites sociales (le château, l'église, la ville), 3) l'ensemble des éléments étrangers qui s'introduirent dans la culture populaire au cours des temps historiques, lors de l'immigration des populations allemande, valaque et ruthène, polonisées par la suite, 4) l'ensemble des éléments étrangers, résultat du contact avec les cultures étrangères par voie de migrations temporaires (à partir du XV^e^ siècle en Allemagne, à partir du XVII^e^ au moins en Hongrie, au cours des XIX^e^ et XX^e^ sur le continent et au-delà des mers), 5) l'ensemble des éléments propres au pays même, et qui apparurent au cours de l'histoire.

D'après la représentation ci-dessus l'auteur divise les principaux problèmes historiques d'ethnographie en cinq groupes: 1) les recherches en vue de reconstruire les groupements etnographiques primitifs, qui devinrent la nation polonaise, en prêtant une grande attention aux divisions territoriales, 2) les recherches sur le développement de ces groupements, la disparition des anciennes frontières et l'apparition de nouveaux territoires ethnographiques, 3) les recherches sur les ensembles archaïques traditionnels en vue de donner une reconstitution des institutions primitives de la culture polonaise, 4) les recherches sur les ensembles traditionnels plus

jeunes, propres et étrangers, des temps historiques afin d'établir la date de leur apparition et leur origine, 5) les recherches sur le développement de la culture traditionnelle considérée comme une entité dynamique en insistant sur l'interdépendance de ses divers domaines (la culture technique, économique, sociale, scientifique, religieuse, artistique, hédoniste (jeux, divertissements), ainsi que la langue et les autres systèmes de signes qui symbolisent certaines conceptions).

Dans le chapitre trois l'auteur commente les tâches de l'ethnographie polonaise touchant la culture populaire contemporaine et les divise en trois groupes, à savoir: 1) compléter les matériaux déjà existants, concernant l'ancienne culture traditionnelle, et qui, par suite d'une préparation méthodique insuffisante des collectionneurs, — ceux-ci n'extraient de toute la culture que certains fragments et curiosités, — comportent souvent des inexactitudes et des manques importants (ainsi p. ex. on n'a prêté qu'une faible attention aux idéologies traditionnelles sociales et aux conceptions économiques traditionnelles), 2) chaque génération doit décrire la culture populaire du moment d'après les groupes régionaux, 3) étudier le mécanisme des modifications culturelles contemporaines, la disparition de certaines valeurs traditionnelles et l'apparition des nouvelles, les processus de nivellement qui tendent à faire disparaître les différences culturelles dans toute la nation et qui, pour une grande part, aident à comprendre les processus analogues du passé, insuffisament mis en lumière dans les sources.

Ce n'est qu'une fois ces recherches effectuées — recherches qui englobent aussi bien l'ancienne culture populaire que la contemporaine — que l'on arrive au problème central de notre ethnographie, c'est à dire au problème des traits psychiques et culturels qui caractérisent les divers groupes régionaux. Il s'agit ici autant d'étudier les traits constitutionnels sur une base anthropologique (les talents, la structure du tempérament, les impulsions), qui accusent une grande intensité et la tendance à se maintenir chez les populations définies — que d'étudier les bases idéologiques et les caractères particuliers de notre culture populaire qui sont liés aux traits précédents.

La dernière partie est consacrée aux problèmes méthodiques. L'auteur n'est point d'avis qu'il ne faille admettre qu'un seul point de vue dans les recherches d'ethnographie et d'ethno-

logie à l'exclusion de toutes les autres façons de considérer les phénomènes étudiés; ainsi par exemple, il se déclare contraire aux recherches qui n'envisagent que le côté historique ou la méthode fonctionnelle et excluent en même temps toute autre manière de travailler. L'idéal devrait être de représenter et d'expliquer les phénomènes concrets d'une manière aussi profonde, aussi complète que possible, sous toutes leurs apparences, et ensuite, d'après cette base, d'édifier des constructions théoriques. Cette façon d'agir conduit au croisement des diverses méthodes selon la qualité du problème et le genre des matériaux qui sont à la disposition de l'investigateur. L'auteur conseille particulièrement d'unir la méthode historique normale (s'il y a des sources écrites), ou tout au moins la méthode historico-ethnologique à la méthode sociologique et sa branche, que l'on appelle la méthode fonctionnelle (Br. Malinowski, A. Radcliff-Brown) tout en considérant les bases géographique, biologique et psychologique des phénomènes étudiés.

---

23. DYBOSKI R.: **Ze studiów nad Ruskinem.** ***(Studies in Ruskin).*** Séance du 18 octobre 1937

Ruskin stands next to Carlyle as a dominant spiritual force in the development of XIXth century English civilisation. His work being even more voluminous, more varied and wide in range, and accordingly by no means less rich in contradictions, it is as tempting a task in his case as in Carlyle's to endeavour to trace something like unity of inspiration and continuity of idea throughout his manifold production, as well as to seek an answer to the question how far his literary inheritance still represents living values in the eyes of the man of to-day. Portions of a study of Ruskin dealing with both these problems are submitted in the present paper.

The interests of the commercial and industrial middle class which reached political ascendancy in Britain through the electoral reform of 1832, were preponderantly economic; accordingly, material and technical progress became the outstanding features of the age, to the detriment of such vital elements of all civilisation as Art and Beauty. Victorian England, with all its enormous advance in wealth and in the comforts of life, was immersed in

heavy ugliness of architecture and furniture, and in shallow utilitarianism in its views of art. The voice of the great Romantics, such as Keats, proclaiming the majesty of Beauty, had passed without nation-wide response: the middle class, newly risen into affluence, combined the inherited moral austerity of Puritanism, which condemned the enjoyment of Beauty as sinful indulgence, with the rationalist spirit of XVIII th century enlightenment in its driest and most prosaic shape. Under the combined influence of these two widely different forces, there developed a habit of envisaging Beauty as a holiday pastime and a luxury, and assigning a place to it only in the margin of life, as an added ornament rather than as an essential spiritual factor of it. It was this view which Ruskin opposed with all the power of his magnificent literary style in the long array of his works, and it was he who established for Beauty a new and higher position in the scale of the acknowledged values of national civilisation; and he achieved it by heightening the susceptibility of his fellow-countrymen to all forms of beauty in Nature and Art, and by immensely enlarging their aesthetic outlook. When Charlotte Brontë exclaimed: »Ruskin has given me eyes!« — all Victorian England might have repeated her words.

Himself educated in the atmosphere of middle-class Puritanism — a tradition represented in the family chiefly by his mother —, Ruskin knew how to win adherents for his cult of Beauty among that very middle class by appealing to their strong moral sense: he stressed the moral dignity and ennobling influence of art, and thus brought the new aesthetic ideals into relation with the old moral ones. This somewhat one-sided, moralising attitude towards art made Ruskin very unfair in his judgments on the masterpieces of the past; but with all his errors, he remains the leading educator of the new middle class in England and throughout the world towards a new sense of Beauty.

To this achievement of Ruskin's not a little was contributed by the fact that simultaneously with him there appeared in the history of British civilisation the group of Pre-Raphaelite painters whom he extolled, defended, and assisted in their endeavours, and who discovered on their own account the treasures of the medieval religious art of Italy — hitherto little known in Britain — and succeeded in transfusing the elements of beauty

which they found in them, into works of their own full of poetic charm.

In the very success, however, of the educational mission accomplished for the nation by Ruskin and the Preraphaelites, there lay the germ of a pathetic fate which was in store for their works. The Preraphaelite pictures do not appeal to the spectator of to-day with their old force: they appear to be overcharged with feeling, affected and theatrical in composition, exaggerated in colour and design. And Ruskin's literary works, in spite of the great qualities of their style, are very little read to-day: they seem to us to be huge agglomerations of commonplaces uttered with unnecessary emphasis, and with all their laboured show of plan and system they strike us as chaotic in contents and contradictory in ideas. The aesthetic speculations of Ruskin, in fact, breathe an air of dullness quite as much as the evolutionary philosophy of Spencer (which they surpass so very far in excellence of literary presentation), and the reason in both cases is the same: both Spencer's theory of universal evolution and Ruskin's association of Baeuty with Truth and Goodness, thanks to their authors, have become generally recognised as axioms: they are being transmitted anonymously as part and parcel of the general consciousness of all educated men, and their original versions, accordingly, now seem collections of trite and conventional truisms.

Ruskin's father, a Romantic in his tastes, and by disposition an ardent lover of nature, took good care that his only son should early become acquainted with such writers as Shakespeare, Cervantes, and Sir Walter Scott, and still more, that he should, on his extensive travels, have full freedom to enjoy the marvels of natural scenery in Scotland, in Switzerland, and in Italy. The preponderance of Nature over Man among the factors of Ruskin's education, as well as the predominance of Romantic over Classical elements in his early reading, had afterwards a decisive influence on his philosophical and critical thought: they account for the fact that he is more interested in landscape than in figural painting, and that he prefers medieval to Renaissance art.

With the work of Turner, whom he admired above all other landscape painters, Ruskin became acquainted as a boy; as an adolescent, he defended him against his critics in a memorable

essay; and as a young graduate of Oxford he resumed the defence when the invectives were renewed in 1843, and developed it into the first volume of his great work *Modern Painters*, of which the remaining four volumes appeared at intervals in the years 1846 to 1860. The main drift of the book is clearly defined by its full title: »Modern Painters: Their superiority in the Art of Landscape Painting to all the Ancient Masters, proved by examples of the True, the Beautiful, and the Intellectual, from the Works of Modern Artists, especially from those of J. M. W. Turner, Esq., R. A.«. The leading idea here expressed is still further extended and generalised in the course of the work: in analysing the treatment of landscape in painting as well as in poetry, in the antique and the medieval world, Ruskin endeavours to show that a feeling for the beauty of landscape as an independent subject of pictorial inspiration, and particularly a sense of the beauty of mountains and of skies and clouds, is generally attained by humanity only in modern times, and that the attainment of it makes landscape painting a worthy and dignified branch of high art. To-day, this sort of argument seems to us entirely supererogatory; and the scathing judgments passed with Ruskin's habitual trenchancy on the landscape painters of the past — particularly of the XVIIth century — for the greater glory of his adored Turner, jar us by their extreme partiality.

When beginning his great work, Ruskin seemed to have in mind no less than an entire system of aesthetic theory in the widest sense: throughout the first volume he discusses »general principles«; he considers »the nature of the ideas conveyable by art«; he sees them above all in »ideas of power« and »ideas of truth«, and he analyses the later in their pictorial aspects of shape and colour, of light and shade; he examines the problem of space in pictures and deals at large with the pictorial treatment of the sky and of clouds. In all this, there is much less of logical and systematic arrangement than Ruskin would like the reader to believe. Even he himself, in the later volumes, arrived at the conclusion that system-making out of facts and ideas did not lie in his nature: in vol. II, he adheres to his systematic plan but loosely, and in vol. III he abandons it completely, which finds pointed expression in the section heading »Of Many Things«. His incapacity for systematic presentation of his thoughts

results in frequent repetition in the course of the vast work; but it must be admitted that the reader is compensated by an abundance of excellent illustrative examples from the history of art, as well as by magnificent descriptions, among which those of Ruskin's beloved Venice can claim comparison with Turner's pictures themselves.

Between the different portions of a work gradually coming into existence during so many years of its author's life, there are naturally some profound differences in maturity of development. The later volumes give evidence of the growth of Ruskin's knowledge of the history of painting through ever-repeated travels: in this respect, the later volumes far surpass vol. I, which was dashed off largely at random by a young and comparatively inexperienced writer. Besides this, there is, from vol. II onward, a marked increase of the emphasis on that association of Beauty with Goodness which henceforward remains the hall-mark of Ruskin's aesthetic thought. In describing, in that volume, his »conversion« to belief in the high moral mission of art, Ruskin begins to outline a new aesthetic theory, in which art is to be »the Bread of the Soul«, — and he describes the progress of human nature and of art from that which is mere technical efficiency of production towards that which is real nobility. Now the middle-class world around Ruskin rated professional efficiency higher than almost any other quality, and it saw a demoralising element in the freedom generally associated with art. A world thinking in such terms was bound to be dumbfounded by Ruskin's *dictum:* »So far from art's being immoral in the ultimate power of it, nothing but art is moral. Life without Industry is sin, and Industry without Art brutality«.

Besides this strong vein of peculiar morality there is, in the later volumes of *Modern Painters*, this other difference from the earlier ones that the idea of Truth begins more and more to get the upper hand over that of Beauty, and enthusiasm for the beauty of Nature over the enthusiasm for works of art. From the system of aesthetic theory, as originally planned, we are drifting towards a system of mystical metaphysics: the author himself proclaims it to be the »main aim and principle of the book« that »it declares the perfectness and eternal beauty of the

work of God, and tests all work of man by concurrence with, or subjection to that«. (Preface to vol. V).

Over and above all these developments, there is, in the later volumes, a growing admixture of social thought, heralding the economic social treatises which were to follow. Ruskin begins to set definite social tasks to art, demanding that »art shall not be an Art of Escape, but shall face life, and the evil of it, frankly and exactly«. Such art is, in his view, the only great art, reflecting the greatness of national character.

It was, in part, this growing social sense which probably led Ruskin to pass, in his next two great works, from the problems of painting to those of architecture, as being an art more closely bound up with the realities of social existence. Architecture also seemed to lend itself, as a subject, to fuller realisation and more definite exposition of those doctrines of the moral function of art which were now holding pride of place in Ruskin's thought. In *The Seven Lamps of Architecture* (1849) he illustrates, by the example of architecture, those supreme spiritual forces which inspire the great artist, and at the same time those factors which oppose the moral influence of art and degrade its dignity. The moral values called by him the »seven lamps of architecture« are defined in the terms of Sacrifice, Truth, Power, Beauty, Life, Memory, and Obedience. The moral purpose of the work is the restoration, not only to architecture and not only to art in general, but to the entire modern world at large, of those very moral values; this is to be accomplished by the study of historical monuments of art animated by them, — particularly of monuments of medieval art, because these best express the spiritual forces above named, as permeating — in Ruskin's view — all the life of medieval humanity.

This idolising attitude towards the middle ages reached its extreme in *The Stones of Venice* (3 vols., 1851—3). Contemplating the world-old splendour of St. Mark's Cathedral and the later glories of Venetian building, Ruskin first defends Byzantine art against its latter-day detractors, and then devotes a memorable chapter of vol. II to *The Nature of Gothic,* praising the Gothic style for qualities which he describes in the words: savageness, changefulness, naturalism, grotesqueness, rigidity, redundance. Above all, however, he exults over Gothic as expressive of that

joy in creation, which, according to him, pervaded the whole life of the medieval artist and craftsman, and which has vanished from the machine-ridden modern world. That joy must be reawakened by associating every man's individual work with some element of beauty, and so bringing it nearer to the dignity of art.

Being partial and extreme in this enthusiasm for medieval civilisation, Ruskin is no less sweeping and passionate in his condemnation of Renaissance art — especially of architecture, — in the third volume of the work. He sees in the Renaissance style, viewed as a whole, the reflex in art of certain new and thoroughly immoral forces which, in his view, invaded art and civilised life in that period. The first of these forces is »pride of science«, by which he means an exaggerated estimate of mere technical efficiency, to the detriment of the spiritual contents of the artist's work; the second »pride of State«, being the aristocratic and secular pride of the Renaissance, which Ruskin illustrates by comparing the tombs of the Renaissance Doges of Venice with the medieval ones; the third, »pride of system«, otherwise, the exxagerated belief of Renaissance man in form, theory, and doctrine, getting the upper hand over instict and inspiration; the fourth and last, simply *infidelity*, which became rampant as between the decay of the medieval Roman Catholic order of things and the chaotic new growth of reformed doctrines. From this survey of moving forces Ruskin derives the conclussion that the influence of the Renaissance spirit on modern art was altogether pernicious. Even the one group of Renaissance painters which finds favour in Ruskin's eyes, being the Venetian school from Tintotet to Paul Veronese and Titian, — owes its perfection, according to his definition, largely to the fact that they retained most of one of the vital features of Gothic — viz. Gothic grotesqueness, which, in a special chapter devoted to it, is extolled above the decorative grotesqueness of the Renaissance masters. A similar piece of comparative argument in favour of Gothic ultimately links up *Stones of Venice* with *Modern Painters:* Ruskin tells ut that the high achievements of modern landscape painting dealt with in the former work, — particularly those of the English school with Turner at their head, — are »nothing

else than a healthy effort to fill the void which the destruction of Gothic architecture has left« (vol. III, Conclusion, § XXXIII).

Patently and outrageously onesided as Ruskin is in these his historical appreciations, we cannot but be moved, even to-day, by deep sympathy with the essence of his thought when, in the concluding chapter of *Stones of Venice*, he thus vindicates his standards of criticism (§ VI): »Here, therefore, let me finally and firmly enunciate the great principle to which all that has hitherto been stated is subservient: — that art is valuable or otherwise, only as it expresses the personality, activity, and living perception of a good and great human soul; that it may express and contain this with little help from execution, and less from science; and that if it have not this, if it show not the vigour, perception, and invention of a mighty human spirit, it is worthless«.

As has been observed above in discussing the later volumes of *Modern Painters*, Ruskin, besides his subtle aesthetic perception and his lofty moral sense, was gifted with a very sensitive social conscience; the powerful influence of Carlyle's works did much to develop this element of his nature, and so it happened that Ruskin, at about forty years of age, turned from problems of beauty and morality to social and economic questions and endeavoured, first by writings and later by organisatory activities, to struggle for the redress of those injustices and wrongs in which the liberal world of commercial and industrial capitalism around him seemed to him to be immersed. Torn between his earlier inclinations towards aesthetic and moral speculation, and his new passion of social criticism and reform, Ruskin is agitated as by a fever; he feels, by his own confession, »tormented between the longing for rest and lovely life and the sense of the terrific call of human crime for resistance and of human misery for help — though it seems to me as the voice of a river of blood which can but sweep me down in the midst of its black clots helpless«. And out of this deep trouble of mind, he launches upon his amazed contemporaries that sensational contribution to economic theory, *Unto this Last* (1860). Under its biblical title (taken from the parable of the vineyard, St. Matth. XX, 14), the book proclaims an astonishing doctrine of equal pay for unequal work, with the reason given for it that the best of human work is not done for pay after all; that only through eliminating the

motive of gain can we reach the goal of making all human work noble; and that a more just distribution of labour in its hardest forms can secure for all the necessary amount of leisure to cultivate their minds and so to rise to a higher level of spiritual life. Being allied to the budding programme of socialism, Ruskin's teachings were bound to appear both paradoxical and revolutionary to the capitalist world around him. They were to be developed in a systematic treatise on political economy. This economic system — like the system of aesthetics planned in *Modern Painters,* — was never worked out; we only possess fragments of it in a series of articles, collected under the Latin title *Munera pulveris* (1876) and in a number of minor works of the next two decades (1860—80). In *Munera pulveris* Ruskin moves farthest away from the foundations of that classical doctrine of political economy which was dogma to the liberal era. The economists, in order to isolate the problems they were to investigate, had created the figment of »economic man« *(homo oeconomicus).* Ruskin declares that the *homo oeconomicus* never existed; that economic motives are always associated with other motives in human nature, and economic life is closely interconnected with other domains of life, so that it can only be examined in its truth in connection with them. This simple statement, which seems a self-evident proposition to us to-day, rendered political economy considerably more difficult and complex than it had been in the abstract generalisations of the classics of the subject. Ruskin himself did not enter into the particulars of these newly-created intricacies; but his merit was great in pointing the way towards a more real, more social, and indeed more human treatment of economic problems by their students in that coming era in which political economy, by virtue of the great facts of modern social development, becomes more and more closely and subtly interwoven with politics and legislation, with education, religion, and philosophy; in which it finds its way into speeches from the throne and legal theories, into works of scholarship as well as of fiction, into village sermons and Papal encyclicals.

If Ruskin's aesthetic doctrines seem in many ways commonplace to-day, so do his outbursts of enthusiasm for social reform and his outbursts of indignation against the monstrosities of cap-

italism: they seem antiquated at a time when that which revolutionary visionaries scarcely dared to dream of in those days, has become everyday reality in the shape of social legislation, administered by a growing bureaucracy. Ruskin himself lived to see the failure of the great co-operative scheme of »The Guild of St. George«, by which he tried to translate his theories into social fact; but his daring literary prophecies — which have gradually been realised in the life of most modern States — had the merit of preparing the ground, in English public opinion, for the legal and peaceful accomplishment of great social reforms. This work of preparation — not unlike the later work of the Fabian Society — is a worthy title to fame for Ruskin as a social thinker. He resembles Carlyle, who influenced him so strongly, in that, by raising the revolutionary alarm in literature, he helped to avert revolutionary violence in the real life of the nation.

---

24. FILIPOWICZ-OSIECZKOWSKA C. (Mme): **Uwagi o dekoracji rękopisów Biblioteki Watykańskiej nr lat. 1267—70.** ***(Note sur la décoration des manuscrits Vat. lat. 1267—70).*** Séance du 21 octobre 1937

Comme l'originalité d'une oeuvre d'art dépend des traits particuliers, c'est eux surtout que l'analyse artistique doit avoir en vue. Pourtant, on n'arrive à les connaître qu'en établissant les traits généraux. En nous guidant sur ce principe nous étudierons quatre lectionnaires monastiques latins du XIe siècle conservés sous les numéros allant de 1267 à 1270 à la Bibliothèque du Vatican. Ils sont illustrés et enrichis de lettres ornées. Les illustrations ont tendance à se confondre avec le texte en s'étalant dans les marges sans aucun encadrement. Elles s'en distinguent cependant quelque peu, lorsque les lettres leur servent de cadre. Il est à noter que l'on peut décorer le texte soit à la manière grecque en le séparant des illustrations, soit à la manière orientale en l'unissant aux illustrations. Ainsi notre système décoratif suit la tradition orientale et trahit l'influence de la tradition grecque.

Les conceptions grecque et orientale de l'art se laissent aussi discerner dans l'iconographie et dans le style des scènes et des figures humaines. Nous avons, par ex., la rédaction alexandrine et syrienne de la guérison du démoniaque apparaissant sur le folio 106v

du Vat. lat. 1268. La première figure, entre autres, sur les ivoires à cinq plaques de Paris et d'Etchmiadzin, sur les pyxides en ivoire de Hahn et de Darmstadt, dans les Paris. gr. 510, 923 et le Paris. copte 13, surtout dans le Laur. VI 23. Elle recherche le beau et se distingue par la vivacité des mouvements, l'attitude très inclinée du démoniaque et son corps presque nu. La seconde se rencontre dans le codex de Rabula, les peintures de Gaza, la reliure de Murano, l'encolpium d'Adana, dans quelques oeuvres d'origine égyptienne, mais influencées par l'art syrien, dans les peintures allemandes de l'époque othonienne et de l'école de Reichenau et dans bien d'autres oeuvres encore. Elle met en relief les traits du réalisme et représente le possédé habillé et se tenant ou marchant tout droit, avec quelquefois les mains liées en croix par derrière. Il en résulte que notre possédé a été tracé suivant les règles transmises par les traditions alexandrine, allemande et avant tout syrienne, car à moitié nu il marche, le buste en avant, à grands pas, tournant le dos au spectateur et lui montrant ses mains enchaînées en croix. Par contre, la guérison de la possédée sur le folio 79$^{v}$ du Vat. lat. 1268 semble devoir peu aux modèles. L'originalité incontestable dont l'artiste y fait preuve se fait sentir surtout dans la composition qui est généralement très simple. Les personnages, qui n'ont de relief que grâce aux modèles classiques, planent pour la plupart dans l'espace, dont l'artiste ne tient pas compte. Il déploie l'action sur une surface pour la rendre la plus claire possible, en donnant non pas des échappées de rue, mais des fragments de frises à figures. Toute son attention se porte sur l'action qu'il rend rapide et expressive au moyen de gestes et d'attitudes, très animés et pleins d'éloquence. Le trait marquant des personnages c'est la vivacité des mouvements qui caractérise par ex. l'homme qui boit d'une canette en courant, sur le folio 163$^{v}$ dans le Vat. lat. 1267. Remarquons, en passant, que cette image est digne des meilleures créations des vases grecs. Dans de nombreux cas, il semble que l'artiste ait copié sur le vif les mouvements des acrobates. Pourtant nos images ne dérivent pas uniquement des observations et du talent de l'artiste; elles dépendent aussi d'une part de l'art grec, visant la vérité et la beauté dans les formes et d'autre part des arts orientaux qui recherchent l'expression et la simplification. Il mérite encore d'être souligné que des liens unissent les images en question au décor

des manuscrits carolingiens et à celui des oeuvres de l'Italie méridionale.

Les mêmes hésitations entre les deux conceptions de l'art sont à relever dans l'ornement des initiales dont le corps est constitué par des bandes. Celles-ci sont, d'une façon générale, traitées comme des tiges donnant naissance aux rinceaux stylisés de différentes plantes telles que l'acanthe, le chêne, le palmier. Les animaux et les figures humaines apparaissent dans les enroulements de feuillages. Le chien stylisé, très proche de celui qui caractérise l'ornement de Bénévent, occupe la place la plus importante parmi les animaux. On peut diviser les initiales ornées en quatre groupes principaux: a, b, c, d. Le groupe a contient le nombre le plus considérable d'initiales et marque de son empreinte l'ornement des manuscrits de la Bibliothèque du Vatican. Dans ce groupe, les motifs végétaux proviennent de différentes stylisations de la palme. Les caractères saillants du groupe b sont d'abord les lignes parallèles employées pour modeler les motifs végétaux qui sont souvent ceux de l'acanthe et ensuite le dessin executé au cinabre, tandis que dans d'autres groupes, il est fait à la sépia. Le groupe c se distingue par des feuilles de chêne, un dessin minutieux et un coloris particulier. Dans le groupe d, les initiales sont formées par des tiges couvertes d'excroissances de feuilles. Elles remontent au IX^e^ siècle et se retrouvent dans les oeuvres de l'école de Bénévent.

Quant à la technique du dessin et du coloris, on y observe deux manières: l'une qui s'efforce de rendre le volume des objets et l'autre, au contraire, qui stylise et adapte ceux-ci à un décor de surface plane et leur confère une régularité quasi-géométrique. D'ordinaire, l'artiste modèle en traçant une série de lignes parallèles et réduit le volume en plaçant près de ces lignes une rangée de points qui déterminent une surface. Il obtient encore le relief en croisant les séries de lignes parallèles. Les taches de couleurs modèlent, elles aussi, ou forment des mosaïques et des nattages. C'est pourquoi l'artiste emploie la gouache et l'aquarelle. Rappelons-nous que les Grecs tâchent à copier le mieux possible les formes telles qu'elles sont en réalité, d'où vient probablement l'attitude malveillante de Platon à l'égard de l'art, tandis que les Celtes, les Arabes et les peuples orientaux ont généralement une

préférence marquée pour le décor de surface plane, fantastique et basé sur la géométrie et la stylisation des formes.

Deux styles se retrouvent encore dans le coloris et le dessin. Le coloris est clair, transparent et d'une tonalité sourde. Il fait penser à celui de la céramique et semble être le développement de celui de l'écriture. En outre, il rappelle le coloris byzantin aux effets métalliques des émaux et le coloris oriental aux tonalités chaudes et sourdes des tissus, mais par dessus tout le coloris des manuscrits de Bénévent auprès duquel il est cependant plus libre et plus varié. Le dessin reste également en rapport étroit avec l'école de Bénévent. Moins monotone et cristallin que dans cette école, il présente des crochets caractéristiques, des zigzags fins et affecte quelquefois des formes imitant les flammes. Son trait principal c'est l'élan des lignes qui décrivent des cercles, des arcs et des sinuosités de toutes sortes. Le mouvement en est cependant contenu dans certaines limites, car les thèmes décoratifs ne se répètent pas sans fin et les lignes forment des ensembles achevés dans toutes leurs parties. Ainsi, grâce au dessin, notre décoration, de même que celle de l'école de Bénévent, occupe une place intermédiaire entre les arts statiques et dynamiques.

En résumé, la décoration qui nous intéresse procède du double mouvement d'art en lutte, grec et oriental, et des influences, françaises, germaniques, arabes, byzantines et avant tout de celles de l'école de Bénévent, mais cela ne la prive pas d'un certain caractère original. En tous cas, elle a dû naître grâce à l'école de Bénévent, par conséquent dans un des monastères de l'Italie méridionale.

---

25. JAKIMOWICZ R.: **Tymczasowe sprawozdanie z wykopalisk w Dawidgródku.** ***(Compte rendu provisoire des fouilles de Dawidgródek).*** Séance du 27 novembre 1937.

Une grande enceinte fortifiée, appelée »Góra Zamkowa« (»Mont du Château«), située dans la ville de Dawidgródek (district de Stolin), s'élève sur la rive droite du Horyń. Elle s'étend dans la plaine de la vallée fluviale, dans un terrain souvent inondé. Elle était protégée autrefois par un bras du Horyń, ainsi que par un fossé. Il s'agit d'une des plus grandes enceintes fortifiées qu'on ait découverte jusqu' ici dans le palatinat de Polésie, vu qu'elle a environ

170 m. de diamètre. Nous sommes ici en présence d'un remblai élevé par l'homme, d'une forme presque exactement circulaire et entouré par un rempart aujourd'hui aplati, dont la hauteur mesure 7 m. à peu près.

En creusant les fossés pour établir les assises d'une église orthodoxe, on découvrit l'année dernière des constructions en bois, de grandes poutres, ainsi qu'une série de cercueils, confectionnés avec du bois. Rien qu'un examen rapide de ces débris, permit de se rendre compte, vers la fin de l'automne, qu'on avait affaire avec une trouvaille d'une très grande portée scientifique.

Les remparts. Les fouilles de 1937 mirent à découvert une partie parfaitement conservée de l'encéinte fortifiée qui date de l'époque entre le XII^e^ et le XIV^e^ siècle, comme elles permirent de se rendre compte de la façon d'aménager les moyens de défense dans le rempart, élevé avec du sable fluviatile. Désirant soutenir les parties inférieures du rempart et surtout la base de celui-ci, on les avait étayées par des madriers appliqués à la base des contreforts extérieur et intérieur. On ne réussit pas à distinguer les détails de la construction de ces ouvrages servant à la défense, car les travaux etaient très compliqués et difficiles à cause du sable mouvant qui s'effritait et effaçait les profils, de sorte qu'on ne pu élargir la tranchée diamétrale dans ses parties inférieures, au-delà de sa largeur fixée au début. Or, la tranchée atteignait précisément le milieu de la travée de ces ouvrages, situés à différents niveaux et correspondants aux périodes chronologiques successives, durant lesquelles on avait élevé le rempart. On établit que la partie supérieure du rempart avait été nivelée et abaissée, probablement au XVII^e^ ou au XVIII^e^ s. Nous avons trouvé à cet endroit des débris carbonisés d'une construction en bois, autrefois habitée.

Les chemins et les ruelles. Des chemins, pavés avec des pièces de bois, attirèrent d'abord l'attentien dans la partie de l'enceinte fortifiée qu'on avait mise à découvert. A différents niveaux, on découvrit des parties de chemins qui remontaient à diverses époques. On recouvrait de bois ces chemins ou plutôt ces ruelles, afin d'être protégé de la boue. Le chemin situé le plus bas, dont on mit une partie à découvert dans le courant de cette année, s'étendait déja sur la couche où il y avait des vestiges de l'intervention de l'homme. On l'avait construit avec des troncs d'arbres

non équarris et de peu d'épaisseur. Une autre ruelle, un peu plus élevée de quelques centimètres, reposait sur un fond de minces troncs pareils, sur lesquels s'étendait un pavage formé de poutrelles plus grosses, fendues longitudinalement. Celles-ci étaient fixées le long des bords du chemin, à l'aide de longues planches, retenues par des pointes de bois. D'autres chemins, situés à des niveaux plus élevés, reposaient sur des pilots enfoncés dans une couche plutôt épaisse où l'on distinguait des traces de la présence de l'homme. Des planches s'étendant en sens longitudinal étaient fixées sur ces pilots et c'est sur elles que s'appuyait la surface proprement dite des chemins, composée de poutrelles pareilles, cependant bien plus courtes, circonstance qui explique comment il se fait que cette ruelle était sensiblement plus étroite que la précédente. Le chemin principal conduisait obliquement à travers la partie mise à découvert par les fouilles. Des blocs de bois, de très grandes dimensions, disposés perpendiculairement à l'axe du chemin et à distances égales les uns des autres, supportaient d'assez grosses pièces de bois allongées ou arrondies, sur lesquelles reposait la surface dont l'aspect rappelait celui des surfaces précédemment mentionnées. Lorsque cette couche était pourrie, on en posait une autre, formée de planches disposées longitudinalement et l'on y aménageait une nonvelle surface. On avait recours à plusieurs reprises à ce procédé pour rendre le chemin praticable, et cela non seulement pour obvier aux suites de la pourriture du bois, mais aussi pour tenir compte de l'élévation croissante du niveau où se trouvaient les habitations.

L e s constructions à parois jointes par des assemblages. Le long et des deux côtés du chemin dont nous venons de nous entretenir, il y avait des constructions de dimensions moyennes et de forme carrée. Leurs parois se composaient de troncs d'arbres non équarris et joints par des assemblages. Chaque tronc était pourvu d'une entaille demi-circulaire d'un seul côté et celle-ci s'étendait jusqu' à la moitié de l'épaisseur du tronc. L'agrandissement de la partie habitée de l'enceinte fortifiée étant limité par les remparts qui l'entouraient, il n'y avait que très peu de place où l'on pouvait élever des constructions, aussi les maisons formaient-elles des agglomérations serrées et se touchaient-elles plus d'une fois. On connaît en effet des parois, jointes par des assemblages, formées de plusieurs pièces

de bois, voire même en comprenant douze dans un cas. Ces assemblages ne proviennent cependant pas d'une seule construction, mais de plusieurs bâtiments dont les uns s'étendaient sur les soubassements des autres. Ce procédé s'explique probablement par le manque de place et par l'élévation croissante et continue, quoique lente, du niveau auquel se trouvaient les habitations. Les constructions étaient protégées par une couche de fumier, mêlé de copeaux et de morceaux d'écorce. Les pluies et la fonte des neiges contribuaient à désagréger peu à peu cette couche et finissaient par envaser les abords des constructions et les espaces qui les séparaient. Ajoutons l'action des déchets mis au rebut et celle des balayures, dont l'effet se traduisait par une élévation progressive du niveau des habitations de l'enceinte fortifiée, de sorte que les constructions semblaient s'enfoncer dans le sol. Cette élévation du niveau était la cause que les soubassements et les pièces de bois plus basses étaient enfouies sous la surface. Une fois qu'une de ces constructions devenait pourrie et qu'on élevait une nouvelle au même endroit, on retirait seulement les parties encore au-dessus du sol, sans toucher aux pièces de bois enfouis, puis on construisait directement sur elles un bâtiment nouveau dont les dimensions étaient les mêmes. L'examen d'une des pièces jointes par assemblage permit d'établir qu'elle avait fait partie d'au moins quatre constructions, élevées les unes sur les autres. On s'aperçut à un autre endroit qu'il y avait dans la paroi extérieure, des pièces de bois qui portaient des entailles, faite à la hache; il y en avait une sur la pièce située le plus bas, deux autres sur la suivante et ainsi de suite, de sorte qu'on en comptait six. Vu le manque de place, on élevait la construction à assemblages à n'importe quel endroit, ensuite on la démontait provisoirement et, après en avoir préalablement numéroté les pièces de bois, on les réunissait de nouveau, dans l'ordre indiqué par les numéros, pour construire le bâtiment nouveau à l'endroit où il devait se dresser. On se servait, pour élever la plupart des constructions, de pièces de bois assez minces qu'on tirait du sommet du tronc et non de ses parties inférieures. On n'a trouvé jusqu'ici qu'une seule ouverture destinée à recevoir une porte, encore date-t-elle d'une des phases de ce genre de constructions. Le seuil était élevé, vu que l'ouverture, large d'un mètre, ne commençait qu'au niveau de la quatrième pièce de bois, comptée de bas en haut. Les constructions que nous venons de brièvement

décrire, remontent aux XIII$^{e}$ et XIV$^{e}$ siècles. Elles sont parfaitement conservées, car les masses de fumier dont elles étaient entourées, formaient une couche absorbante, imperméable et grasse, qui maintenait fort bien un certain degré d'humidité. C'est pour cette raison que dans les couches où l'on trouve des produits de l'activité de l'homme et qui s'étendent à plus de 1 m. 50 cm. au-dessous de la surface, les conditions sont très rapprochées de celles qu'on rencontre dans les tourbières. Dans le terrain mis à découvert par les fouilles, on pouvait observer partout une fine couche de vivianite qui couvrait parfois entièrement la surface des blocs de bois et celle des petits objets. Toutes ces circonstances ont contribué à la conservation parfaite des objets confectionnés avec des substances organiques. Le fumier a également gardé une teinte fraîche le long des coupes qui passaient par ses couches plus profondes, et ce n'est qu'après quelques heures qu'il devenait sombre. On reconnaît nettement, aussi sur le bois, les commencements du processus qui le convertit en tourbe, quoiqu'il ait gardé généralement sa couleur blanche primitive.

Les couches inférieures de décombres. L'ensemble d'une dizaine de constructions que les fouilles ont mis à découvert, s'élevait sur une couche de décombres carbonisés. Une couche d'un caractère quelque peu différent, où l'on distinguait des traces de l'industrie de l'homme, s'étendait au-dessous de la première. Plusieurs couches formées de décombres la traversaient. Les incendies dont ces décombres sont autant de traces, ont exercé une certaine action sur la couche composée de fumier et qui renfermait des restes de l'industrie de l'homme; en effet, cette couche avait perdu sa couleur et en partie la cohésion et la plasticité, propres au couches situées à un niveau plus élevé.

Comme les constructions en bois, déjà mentinnées, n'avaient pas encore été complètement explorées, on ne put avoir accès aux couches plus profondes, que dans quelques endroits libres de constructions pareilles. Les creusages qu'on fit à cet effet, permirent de se renseigner dans les grandes lignes sur les couches plus anciennes où s'élevaient les habitations de l'enceinte fortifiée. Dans les couches composées de décombres, dont il a eté fait mention auparavant, on découvrit des restes de »kosznice«, constructions constituées de poteaux enfoncés verticalement, réunis par des parties tressées avec de l'osier. Au milieu de chaque »ko-

sznica« se trouvait la partie basale, épargnée par le feu, du poteau, sur lequel reposait le toit de la construction. Les parties des »koszníca«, mises à découvert, sont de différentes dimensions. L'une d'elles avait à peine 1 m. 50 cm. de diamètre, tandis que le diamètre de l'autre mesurait environ 4 m.

Tout au fond de la tranchée qui s'enfonçait jusqu' à la couche de sable fluviatile, coloré en noir par les substances qui y avaient pénétré par filtration, on découvrit un angle d'une construction dont les parois étaient jointe par des assemblages et qui s'élevait directement sur le sous-sol. Le plancher de cette construction se composait de madriers fendus longitudinalement. Le reste du bâtiment était enfoui dans les couches de décombres s'étendant au-dessus, dans lesquelles s'enfoncaient les poteaux des »koszenice«, aussi ne put-on pas mettre, cette année, les autres parties à découvert. Le bâtiment était construit avec des pièces de bois relativement minces.

Excepté le côté qui regardait la rue, ll y avait des perrons le long des parois de chaque maison. Ils se composaient d'une série de pieux plantés les uns près des autres et éloignés de 50 cm. de la paroi. Entre les pieux et la paroi, on mettait de la terre dont on couvrait la surface de copeaux, de morceaux d'écorce et de différents déchets. L'aspect et la construction des perrons visibles aujourd'hui à Dawidgródek et dans les villages aux environs de cette localité, ressemblent maintes fois de très près aux perrons que les fouilles ont mis à jour.

L a c h a p e l l e. Du côté nord-ouest de la partie mise à découvert de l'enceinte, au-delà du fossé creusé pour poser les fondations, et qui interrompait la communication directe de cette partie de l'enceinte avec ses parties plus éloignées, s'élevait une construction comprenant deux pièces. Aussi bien son aspect et son caractère, que la consistance de la couche contenant des débris de l'activité humaine, qui l'entourait, la distinguaient des autres constructions dont nous nous sommes entretenu précédemment. Les deux pièces dont elle se composait étaient carrées et leurs parois jointes par des assemblages. La première pièce, un peu plus grande, située du côté ouest et mesurant 4 m. de long sur 4 m. de large était contiguë à la seconde, tant soit peu plus petite, tournée à l'est. Celle-ci n'avait pas de paroi ouest, car ses parois latérales étaient jointes de ce côté par des assemblages qui

la reliaient à la paroi est de la pièce plus grande. Les joints de la chambre plus petite se trouvaient à une distance de 30 cm. de l'angle proprement dit des parois retenues par des assemblages. Comme dans les autres parties de l'enceinte, on élevait toujours au-dessus de constructions pourries ou détruites par les flammes, des bâtiments nouveaux dont le plan et les dimensions étaient à peu près pareils. Mais il en était autrement à cet endroit, car on n'établissait jamais le soubassement sur d'ancienes poutres encore intactes, mais on le posait sur une couche de sable prèalablement disposée. Nous n'avons trouvé à proximité pas la moindre trace de fumier dans la terre qui couvrait les restes de cette construction. Ces différentes circonstances témoignaient qu'il ne s'agissait pas d'une habitation ou d'une construction servant à l'exploitation agricole, mais bien d'un bâtiment destiné à une autre fin. Le bâtiment étant situé dans le voisinage immédiat des tombes qu'on avait mises à découvert l'année précédente à l'occasion de travaux de construction, on était en droit de supposer qu'on avait affaire aux restes de la chapelle attachée au château et que la pièce plus petite en était le choeur. D'autres trouvailles au même endroit confirmèrent pleinement cette supposition. Au niveau d'une des chapelles on trouva en effet les débris de l'autel, puis une tige de bois, en partie carbonisée qui n'était autre chose que le reste d'une croix placée à côté de l'autel. Au-dessous du soubassement de la chapelle la plus ancienne, située au niveau le plus bas, il y avait des cercueils, enfouis dans la terre à l'époque, où après le premier incendie qui avait détruit l'enceinte fortifiée, on éleva la seconde chapelle. En creusant les fosses tombales on avait trouvé en effet dans la terre une poutre bien conservée, qui faisait partie du soubassement de la chapelle la plus ancienne. Cette poutre avait été coupée en plusieurs tronçons qui correspondaient à la largeur des fosses. Il en est cependant resté des parties dans les intervalles intacts entre les fosses tombales. La chapelle la plus récente s'élevait sur un remblai quadrilatère dont les côtés étaient protégés par un treillis composé de puissants madriers servant de piliers, que reliaient aux angles et au milieu de grosses lattes en bois de chêne, dans lesquelles on avait pratiqué de larges entailles à l'aide d'une hache. Les tombes se trouvaient non seulement au-dessous de la chapelle, mais aussi à proximité immé-

diate dans le remblai déjà mentionné, tout à côté de la chapelle, puis dans les niveaux inférieurs du remblai.

Les cercueils étaient exécutés avec de gros madriers de bois de chêne, joints à l'aide de mortaises, faites à la hache. Les joints étaient si bien ajustés, qu'il y avait dans plusieurs cercueils une couche d'eau de quelques centimètres. Les cercueils renfermaient des squelettes de personnes adultes, de jeunes gens et de petits enfants. Les individus adultes dont on trouva les squelettes représentaient de type dolichocéphale; leur constitution était robuste, leur taille élancée. On ne découvrit des dons funéraires dans aucune des tombes. Seules des lambeaux de vêtement se sont conservés. Dans chaque cercueil on trouva des chaussures confectionnées entièrement avec du cuir souple et leur variété ne pouvait que nous frapper. Une paire de chaussures provenante de la tombe d'une femme était richement brodée, ainsi que le prouvent les nombreuses ouvertures au niveau de la partie supérieure du coup-de-pied. Les broderies ont cependant disparu. Dans une autre tombe de femme, on découvrit un mince ruban ainsi que des lambeaux du tissu dont se composait la coiffure. Dans d'autres tombes de femme on décela des parcelles de toile et de tissus très fins, ainsi que les restes d'une ganse, ornée d'une broderie bien conservée. Le modèle de la broderie est emprunté au règne végétal et le motif principal représente un lis encadré. L'encadrement rappelle les »parzenice« (broderie dont est décoré le pantalon des montagnards) en usage dans le Podhale. La broderie était bleue, mais certaines parcelles sont rouge foncé.

Chronologie. Ainsi qu'en témoigne le fragment d'un fond de vase tourné à la roue, décoré d'un signe caractéristique en relief où l'on voit une croix entourée d'un cercle, la couche située le plus bas, qui n'a fourni que très peu de matériaux protohistoriques, date du commencement du XII$^{e}$ siècle. L'absence complète de fragments de bracelets de verre indique cependant que ces couches remontent également au XII$^{e}$ siècle ou aux premières années du XIII$^{e}$ au plus tard. La couche la plus profonde, où l'on découvrit le fond d'un vase pourvu du signe déjà mentionné, peut donc provenir du XII$^{e}$ siècle, sinon du déclin de XI$^{e}$. Quant aux couches qui entourent les constructions dont les parois sont jointes par des assemblages, il est possible de fixer la date dont elles proviennent, grâce aux trouvailles de très nombreux frag-

ments de bracelets de verre, qui n'apparaisent en Polésie pas avant le XIII<sup>e</sup> siècle et qu'on porte dans le courant de tout le XIV<sup>e</sup>, peut-être même jusqu'au au XV<sup>e</sup>. Les fusaïoles plutôt nombreuses dont une assez grande quantité a été exécutée avec du schiste rouge de Volhynie, nous autorisent à conclure que les couches en question remontent probablement aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Quoique l'époque dont proviennent d'autres objets trouvés, ne puisse être fixée, ceux-ci sont d'une importance capitale, car ils nous renseignent sur les produits fabriqués avec des matériaux peu résistants, produits que fournissaient les artisans et les ouvriers. Parmi ces objets, il importe de nommer en premier lieu trois bâtons de commandement, dits »buława«, exécutés à ce qu'il semble avec du bois d'érable. Il ont la forme de boules allongées, pourvues de manches pas très longs et peu épais. Les surfaces sphériques de ces trois échantillons sont décorées de motifs en spirale, disposés avec art sur toute la surface. Le plan de l'ornementation est identique sur les trois bâtons de commandement. En fait d'autres objets de bois, les fragments d'ustensiles de ménage méritent surtout de retenir l'attention. Il s'agit entre autres de douves et de fonds de seille, exécutés à la hache, d'une torche résineuse, de peignes, décorés parfois de mailles gravées, d'une cuillère et d'une série d'autres objets conservés à l'état de fragments dont on ignore pour le moment la destination. Qu'il suffise de nommer en outre de nombreux objets confectionnés avec de l'os et de la corne, p. ex. des alênes, parfois avec de restes d'une garniture de bronze, une aiguille servant à tresser des filets et autres. Les objets fabriqués avec des métaux sont représentés par plusieurs couteaux en fer, par une pointe de flèche, également en fer, par une clochette de bronze et par des débris plus en moins informes. De grandes quantités de tessons d'argile et d'os d'animaux dont on s'était nourri, complètent la liste des objets trouvés dans les couches où c'est manifestée l'activité de l'homme.

La faune. Un examen rapide permit de distinguer parmi les ossements d'animaux un grand nombre d'os de ruminants. Il s'agissait surtout de bestiaux à cornes, probablement aussi de bisons et d'aurochs, ainsi que de brebis ou de chèvres, de cerfs, d'élans et de chevreuils. Le sanglier est représenté par des défenses de dimensions insolites et l'on trouve également le porc domestique. De petits sabots témoignent la présence d'un petit cheval. L'ours,

le renard, le lynx et probablement aussi le loup étaient représentants des carnassiers. A côté d'ossements de petits rongeurs, on trouve assez fréquemment des os de castors. Outre le crâne d'un grand-duc ou d'une autre espèce de hibou, on ne réussit pas à identifier sur place les os d'autres espèces ou genres d'oiseaux. Un oeuf trouvé intact dans le fumier d'une petite étable, puis la coque vide d'un autre, sont la preuve qu'on se livrait à l'élevage de la volaille. Les arètes et les écailles de poisson sont également assez nombreuses. On trouve pas mal de détritus végétal et de débris de plantes; entre autres, des céréales carbonisées, des brins d'herbes dans le fumier, des échevettes etc.

Les couches les plus récentes. Au-dessus des constructions à assemblage dont il a déjà été faite mention, s'étendait une couche épaisse de 1 m. 50 cm. mais dont l'épaisseur était parfois encore plus élevée. Nous y trouvons des objets qui proviennent de l'époque s'étendante du XVI[e] siècle jusqu'au commencement du XIX[e]. Très nombreux sont les tessons de vases d'argile, puis les fragments de brique glacée, décorés d'aigles de style baroque, qui permettront de reconstituer l'histoire de la poterie polésienne et de fixer le commencement de l'activité de différents centres où l'on fabriquait de la céramique et dont la production n'a cessé de continuer jusqu' à nos jours.

L'importance de l'enceinte étudiée devait être très considérable; d'ailleurs son étendue ne fait que corroborer cette supposition. N'oublions pas non plus la situation sur la grande artère de communication reliant le sud au nord, artère qui était une seconde voie principale, parallèle à celle du Dniepr. L'enceinte était située en outre à l'endroit où la voie du Horyń croise l'artère de la Prypeć, tout aussi importante, vu que s'étendant de l'ouest à l'est, elle conduisait de Pologne en Ruthénie. Il est vrai que Dawidgródek est éloigné de 10 km. de l'embouchure du Horyń dans la Prypeć, cependant il ne faut pas perdre de vue que des marécages s'étendent au-delà de cette localité et forment une zone ininterrompue, aussi n'y pouvait-on pas trouver un emplacement qui se prêterait à la construction d'un château-fort. Certains faits du ressort de la physiographie et de l'histoire permettent d'apprécier la portée de la voie du Horyń. Disons donc en premier lieu que cette rivière diffère très sensiblement de toutes celles qu'on trouve en Polésie, par la circonstance que, même le long de son

cours inférieur, les rives du Horyń s'élèvent au moins d'un mètre et, souvent même plus, au-dessus du niveau de l'eau. De nombreuses capitales de différents duchés dont l'histoire a inscrit les noms, s'élevaient sur les bords de cette rivière. Outre Dawidgródek dont l'histoire nous était complètement inconnue, on y trouvait: Wysock, Dąbrowica, Stepań, Dorohobuż, Ostróg, puis la fameuse Peresopnica sur le Stubeł, affluent du Horyń. Les faits que nous venons de citer soulignent la portée et l'importance de l'enceinte fortifiée que nous venons d'étudier. Or comme ses origines remontent à la fin du XI$^{e}$ siècle et au commencement du XII$^{e}$, on est en droit d'espérer que l'histoire fournira des renseignements sur son passé le plus reculé. Nous l'ignorons absolument jusqu'ici. Quant à moi, je suis d'avis que le duc David Igorowicz, appelé duc Izgoj, a fondé Dawidgródek. Dans sa jeunesse très mouvementée et durant ses pérégrinations, il put se rendre compte de ce qu'est pour un prince une capitale située sur le croisement de grandes voie de communications. C'est pourquoi, après avoir obtenu l'année 1100 le duché de Podhoryż dont Dorohobuż était la capitale, il fonde une cité nouvelle qui domine le croisement de deux grandes artères fluviales et y transfère la capitale. Quoique les chroniques gardent le silence sur ce sujet, il n' en est pas moins vrai que son fils Wsiewołodko porte le titre de duc de Gródek. Ainsi qu'il résulte de l'examen des événements en rapport avec l'activité des ducs, seul Dawidgródek peut entrer en ligne de compte. Ces événements étaient considérés jusqu'ici comme liés avec la ville peu éloignée de Horodno en Polésie, mais étant entourée de marécages impénétrables, elle n'était reliée par aucune voix de communication avec les contrées voisines, aussi ne pouvait-elle être la capitale d'un duché. En revanche, les dernières découvertes ont montré quel rôle historique devait échoir à Dawidgródek et permirent de mettre en rapport avec ce château l'histoire du duché de Horodeck ou de Horodno. S'appuyant sur des matériaux authentiques, elles donnent en outre le possibilité de connaître la culture primitive de Drehowicze.

---

26. JAMKA R.: **Rzymski miecz z Rzeczycy Długiej w powiecie tarnobrzeskim.** ***(L' épée romaine trouvée à Rzeczyca Długa dans le district de Tarnobrzeg).*** Séance du 27 novembre 1937.

Une épée très curieuse à deux tranchants[1], exécutée dans le territoire de l'empire romain, se trouve au Musée de la Bojkowszczyzna, dans la ville de Sambor. On la découvrit en 1930, à l'occasion du labourage d'un champ. M. M. Sawczyn, instituteur, l'offrit au Musée. On ignore cependant si c'était une trouvaille isolée ou si elle faisait partie des objets que contenait une tombe.

Il s'agit d'une épée droite dont la poignée a été ultérieurement rapportée. La partie inférieure de la poignée est bifurquée, bifurcation dont les branches entourent le fragment de la poignée primitive. La poignée actuelle est fixée par un rivet à ce qui reste de l'ancienne. Un autre rivet se voit au-dessous du premier et s'enfonce uniquement dans la poignée plus récente. Il est placé à proximité de la bifurcation, en vue d'empêcher la poignée de continuer à se fendre. L'extrémité supérieure de la poignée actuelle est aplatie et forme une espèce de pommeau.

La lame dont la surface est en partie rongée par la rouille, est ébréchee à plusieurs endroits. Sur l'un des côtés de la lame se voient quatre larges gouttières, parallèles l'une à l'autre, qui occupent presque toute sa partie moyenne. Quant au côté opposé de l'épée, il n'est pourvu que de deux renfoncements étroits qui s'étendent le long des prolongements de l'une et de l'autre arête de la poignée. L'extrémité de la lame est munie d'une saillie peu apparente, destinée à l'affermir. Elle affecte la forme d'un triangle à peu près équilatéral et sa coupe longitudinale s'amincit progressivement. La longueur de l'épée, du pommeau à la pointe, mesure 79 cm., celle la poignée en a 12 et 3 mm.; la largeur de la lame au-dessous de la poignée correspond à 4 cm. 8 mm., enfin elle est large de 3 cm. 5 mm. au bout.

De l'un et de l'autre côté de la lame, on voit des ornements au-dessous de la poignée. Le côté où se trouvent les quatre gouttières est décoré d'une aigle dont les pattes sont tournées vers la poignée. Une de ses ailes s'étend à peu près horizontalement, tandis que l'autre est presque verticale par rapport au corps. La

[1] N° 2589 de l'inventaire.

tête, elle aussi, est levée. Le long du corps on apperçoit une série d'angles dont le sommet est tourné du côté de la queue. Les parties latérales du corps sont décorées de traits obliques ou horizontaux. De dessous des pattes épaisses de l'aigle partent des traits obliques, séparés par des intervalles. Ils représentent probablement des foudres. Nous sommes ici certainement en présence de l'aigle, emblème des légions. Mesurée de la tête à la queue, la longueur de l'aigle correspond à 2 cm. 2 mm., tandis que la distance entre les pattes et l'aile verticale mesure 2 cm. 8 mm.

Au-dessus des ailes sont estampés deux autres ornements, savoir: un cercle et une figure géométrique dont la forme rappelle un croissant. La partie de l'épée, comprise entre l'aigle et la poignée, est couverte de rouille, sous laquelle on distingue une marque en forme d'un X très effacé. L'auteur n'a pu établir s'il n'y avait pas d'autres marques à côté de ce signe. Il est très probable que cette marque est le numéro de la légion dans laquelle servait le propriétaire de l'épée.

Le côté opposé de la lame est décoré de la figure d'un personnage dont les pieds sont également tournés du côté de la poignée. On distingue sur la tête de petites lignes brisées qui représentent peut-être une couronne ou un casque (?). La figure porte un long vêtement qui descend jusqu'aux chevilles et sur lequel on aperçoit un autre plus court (cuirasse?). Deux ailes déployées partent des épaules et s'étendent en haut et latéralement. Elles sont couvertes de traits horizontaux. La main gauche tient un rameau, probablement une palme, ainsi que paraissent l'indiquer les feuilles redressées. On ne réussit pas à reconnaître le dessin du bras droit, masqué par une couche épaisse de rouille. La figure décrite ci-dessus représente à n'en pas douter la Victoire. Elle est haute de 4 cm. 5 mm., l'envergure des ailes mesure 1 cm. 9 mm.

Il résulte de la description précédente que l'épée découverte à Rzeczyca est décorée de l'aigle, symbole des légions et d'une Victoire. L'exécution de ces deux figures est cependant assez différente. Le mouvement de l'aigle, de même que certains détails, tels que le bec, les ailes et les pattes, sont correctement dessinés. Le dessin se compose de lignes profondes, parfaitement disposées sur la suface légèrement égalisée de la lame. Par contre, le dessin de la Victoire est superficiel et peu soigné. La grosseur disproportionnée de la tête et le raccourci défectueux du bras gauche

ne manquent pas de se jeter aux yeux. Les traits dont se compose ce dessin sont insuffisamment estampés. La comparaison des deux figures apprend que les différences sont tellement profondes, qu'on pourrait supposer qu'elles n'ont pas été tracées par la même main.

Le décor de l'épée trouvée à Rzeczyca est la preuve qu'elle ne pouvait être le produit de l'industrie locale, mais que cette arme a dû être exécutée dans la territoire de l'empire romain. Non seulement en Pologne, mais aussi dans les régions limitrophes, on n'a jamais découvert une épée pareille. Ainsi qu'en témoigne sa forme, l'épée en question est un glaive romain allongé qui remonte au II[e] siècle. La poignée primitive pouvait porter le nom estampé du propriétaire de l'établissement où l'on fabriquait des armes de ce genre. L'auteur connaît des épées romaines pourvues de noms estampés[1]; elles proviennent du Brandebourg (Reichsdorf), du Slesvig (Nydam), du Danemark (Fionie), de la Suède (Götaland) et de Norvège.

L'auteur ne peut nommer d'autres épées qui offriraient un proche analogie avec celle de Rzeczyca. Autant qu'il sache, ce n'est que l'épée trouvée dans les environs d'Oslo (Christiania) dont les ornements se rapprochent de ceux de l'épée qu'il vient de décrire[2]. On y voit gravée une Victoire avec les lettres S F au-dessous. L'auteur ignore les autres détails qui se rapportent à cette épée. Des symboles analogues à ceux qu'on trouve sur l'épée de Rzeczyca, décorent également le fourreau d'argent de l'épée dite de Tibère, qu'on découvrit à proximité de Mayence[3].

Comme le chiffre X est gravé sur l'épée dont nous traitons, il importe de consacrer quelques mots à ce détail. Il se peut fort bien que seule une partie du chiffre soit visible, la partie suivante se trouvant sous la couche de rouille. L'auteur connaît un chiffre analogue, mais deux fois répété, soit le chiffre XX, qu'on voit sur l'épée trouvée à Nydam en Slesvig[4]. Ce chiffre indique proba-

[1] Zeitschrift für Ethnologie XXI, Berlin 1889, p. 346.

[2] Hoffiler V. Oprema rimskogo vojnika u prvodoba carstwa (Extrait du Vjestnik Hrv. Archeologskogo Drůstva. Nouvelle série, t. XI et XII) Zagreb 1911—12, p. 186.

[3] Lindenschmidt L. Tracht u. Bewaffnung des römischen Heeres während der Kaiserzeit. Braunschweig 1882, p. 26, pl. XI, fig. 1.

[4] Zeitschrift für Ethnologie, XXI, p. 346.

blement le numéro de la légion dont faisait partie le propriétaire de l'épée. Ces données permettraient de conclure que l'épée de Nydam appartenait primitivement à un soldat de la XX^e légion qui séjournait en Bretagne (Britannia) durant les trois premiers siècles de notre ère [1]. Cette province était relativement très proche du Slesvig.

Nous pouvons inférer de ces faits que l'arme trouvée à Rzeczyca devait constituer la propriété d'un soldat appartenant à une légion romaine qui séjournait dans une des provinces les plus rapprochées de notre pays, telle que la Dacie et la Pannonie. Les légions suivantes peuvent donc entrer en ligne de compte: la X^e, la XI^e, la XIII^e, la XIV^e et la XV^e. Ces unités on fait en effet un séjour plus ou moins prolongé dans ces provinces dans le courant des deux premiers siècles après J. C. [2] Insistons sur la circonstance que dans l'énumération ci-dessus nous n'avons tenu compte que des légions dont les numéros comprennent le chiffre X, celui-ci étant visible sur l'épée de Rzeczyca.

Désirant nous renseigner plus exactement sur la provenance de l'épée trouvée à Rzeczyca, il nous faut examiner l'ornement qui représente une aigle.

L'aigle romaine avait une double signification; en effet, elle était considérée comme l'emblème des légions en général [3], mais elle servait en outre de signe distinctif spécial de la XIV^e légion [4]. On trouve dans le Sud de la Slovaquie de nombreuses traces qui témoignent du séjour de cette légion [5]. Tout comme la XX^e légion en Bretagne, la XIV^e avait très longtemps séjourné en Pannonie, vu qu'elle y était en garnison depuis la fin du I^er siècle jusqu'au IV^e [6]. Ces données nous autorisent à conclure que l'épée de Rzeczyca Długa était primitivement la propriété d'un soldat de la XIV^e légion dont cette arme porte l'emblème.

L'auteur nous entretient ensuite des circonstances, dans lesquelles l'épée a pu être apportée dans le territoire de la Petite-

[1] Paulys Real-Encyclopedie der classischen Alterthumswissenschaft XXII. Stuttgart 1925, colonne 1363—6.

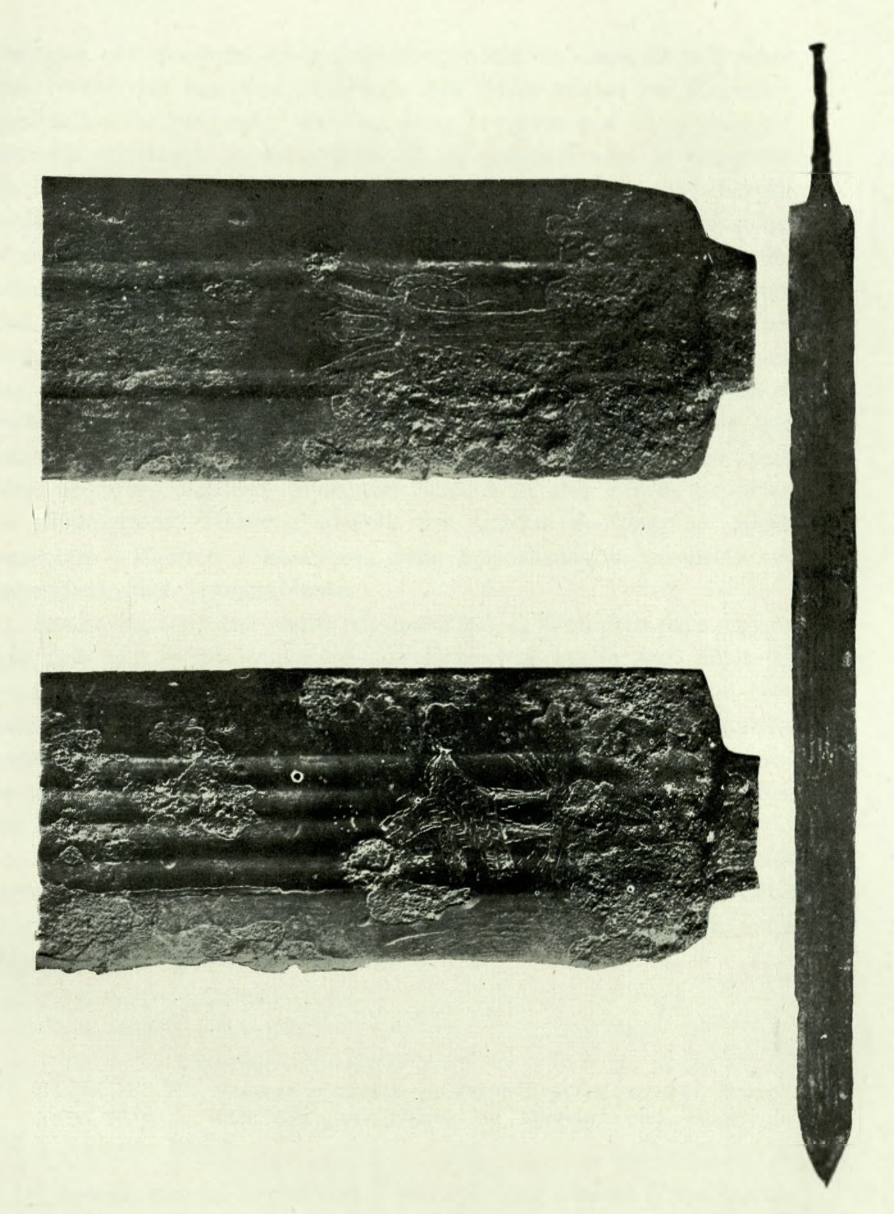
[2] Op. cit. colonne 1364—6.

[3] Op. cit. II^e rangée, colonne 2335.

[4] Op. cit. XII, colonne 1376.

[5] Eisner J., Slovensko w pravěku. Bratislava 1933, p. 202—3.

[6] Paulys Real-Encyclopedie XII, colonne 1364—6.



L'épée trouvée à Rzeczyca Długa, dont la lame est décorée d'une Victoire et d'une aigle, symboles des légions.

Pologne. La poignée étant détruite, on est en droit de supposer que l'arme fut conquise au cours des luttes contre les Romains, auxquelles les peuplades établies dans la partie sud de la Pologne actuelle prenaient souvent part. Il se pourrait que la conquête de l'épée coïncidât avec les guerres contre les Marcomans (seconde moitié du IIe siècle), car c'est à partir de cette époque qu'on trouve des traces du séjour des légions romaines dans les territoires limitrophes de notre pays [1]. Il nous faut encore discuter une autre possibilité, savoir que l'épée est un objet d'importation commerciale. On pourrait admettre en effet que, la poignée ayant été détériorée, l'épée ne pouvait plus servir d'arme de combat et qu'elle fut vendue à des marchands qui l'emportèrent avec eux dans le territoire aujourd'hui polonais. Cet échantillon pouvait être importé, d'autant plus que l'exécution des objets exportés de Rome qu'on découvre au-delà des limites de l'empire, laisse beaucoup à désirer. D'entre ces deux hypothèses, la première est cependant plus vraisemblable.

Avant de terminer cette communication, l'auteur insiste encore une fois sur le fait que l'épée de Rzeczyca est le seul objet de ce genre qu'on ait découvert en Pologne et qu'elle provient certainement de l'empire romain. On est en droit de supposer qu'elle appartenait à un soldat de la XIVe légion et qu'on s'en est emparé au cours des luttes contre les Romains, à l'époque des guerres avec les Marcomans.

Explication des figures. 1. L'épée découverte à Rzeczyca Długa dans le district de Tarnobrzeg (environ $^{1}/_{5}$ gr. nat.). Aigle visible au-dessous de la poignée. Décor de l'épée (gr. nat.). 2. Aigle des légions. 3. Victoire.

---

27. KLINGER W.: **Jeszcze o czasie powstania przepowiedni Wernyhory.** ***(Sur la date des prédictions de Wernyhora).*** Séance du 8 novembre 1937.

L'auteur soumet à la révision ses opinions émises il y a quatre ans sur la genèse des prédictions de Wernyhora, en rapport avec les nouveaux travaux (de MM. P. et T. Kostruba, M. Moczulski et du

[1] Eisner. Op. cit. p. 200.

prof. Pigoń) touchant ce problème et apportant un matériel inconnu jusqu'ici. En raison de ce nouveau matériel de fait, — plus exactement, à cause des variantes inconnues jusqu'ici des prédictions, il se voit obligé de retirer l'opinion précédemment soutenue, d'après laquelle les prédictions de Wernyhora auraient pris une forme définitivement établie, forme qu'il avait appelée leur vulgate; autrement dit, il se voit forcé à reconnaître leur souplesse et leur élasticité, lesquelles permettent d'introduire des nouveaux éléments dans le texte, suivant les changements de la situation politique. Par contre, il conserve, sans modification aucune, l'opinion qu'il fut le premier à émettre — opinion qui n'a point été réfutée par les investigateurs ultérieurs — que les prédictions de Wernyhora appartiennent à la catégorie des *vaticinia ex eventu* c'est à dire apocryphes à tendance politique très nette; de même que pour la date de leur apparition il faut considérer le moment où dans le texte, en place de faits historiques exactement décrits on ne trouve que généralités et banalités. Il reste également fidèle à son ancienne conviction touchant l'historicité du personnage même de Wernyhora (les apocryphes sont souvent attribués à des personnages historiques bien connus, or le manque total d'actes et de documents sur Wernyhora, manque dont les sceptiques voulaient souvent tirer parti, est suffisamment traduit par l'état, illustré par d'émouvants exemples, de terrible dévastation de l'Ukraïne d'alors). L'auteur s'oppose aux tentatives qui voudraient faire dériver Wernyhora — prophète de la légende populaire de Wernyhora le géant puissant, qui répond à Waligóra de notre tradition: ce Wernyhora de fable ukraïnienne, doté de traits individuels, esprit inquiet en mésentente avec son entourage, errant et visionnaire, portant à l'encontre des personnages ordinairement sans nom des fables populaires le nom individuel de Mojsej ou Musij (Moïse), n'a rien de commun, sauf son nom ou surnom, avec le personnage de série, dénué de toute personnalité, cité plus haut. La méthode indiquée ci-dessus pour définir l'époque de l'apparition de semblables apocryphes, appliquée aux deux rédaction inconnues auparavant des prédictions dont l'une a été décrite par M. P. Kostruba en 1935 (Pamiętnik Literacki), l'autre éditée par le prof. St. Pigoń en 1936 — fait songer à une apparition des prédictions bien antérieure à celle que supposait l'auteur et qui serait reliée au début de l'insurrection de 1830. D'après les allusions historiques

qu'elle contient, la rédaction de M. Kostruba a dû paraître après l'envoi de Napoléen à l'île d'Elbe et avant le début de la guerre de Nicolas I avec la Turquie, donc entre 1814—27; tandis que la rédaction du prof. Pigoń parut »la troisième année« après l'insurrection dans un petit pays »en partie aux Polonais et au nouveau gouvernement enlevé à un certain »royaume perdu«, c'est à dire après la défaite infligée à la Prusse et la création de la Principauté de Varsovie, donc en 1809. Si d'une part l'auteur accepte la date de la rédaction récemment découverte par le prof. Pigoń, et tombe d'accord avec l'opinion de celui-ci sur l'ancienneté de cette rédaction, qui passe pour la plus ancienne parmi les versions jusqu'ici connues, il ne partage point sa conviction, à savoir que ce serait la plus ancienne rédaction en général, c'est à dire la forme primitive de la prophétie. A côté des rédactions polonaises, il y en avait d'autres ukraïniennes, qui ont servi de modèle, mais qui n'ont traité que de l'avenir de l'Ukraïne donc il sensuit que le modèle fut antérieur aux imitations. Lorsque, après le soulèvement, Lelevel imprima le premier dans son *Patriote*, le texte des prédictons, il les présenta comme la traduction de l'ukraïnien: »de l'un de ses (de Wernyhora) récits, écrits en langue russe... que nous éditons«, — et nous n'avons aucune raison de ne point le croire, puisque les restes de ces prophéties ukraïniennes se sont conservés jusqu' à nos jours et cela en deux rédactions différentes. L'une, qui fait dépendre le commencement d'une meilleure ère pour l'Ukraïne de l'issue victorieuse de la lutte avec ses ennemis, aux pieds du célèbre tombeau de Soroka, a été publiée il y a moins d'un siècle par l'abbé E. Izopolski, — l'autre, reportant les événements décisifs sur un autre terrain, a été notée bien plus tard par le prof. Włodz. Antonowicz dans le village de Makedony, lieu où Wernyhora s'était établi. D'après cette version, Wernyhora apparaîtra un jour monté sur un cheval blanc, sur la montagne qui domine le village, après quoi le peuple se soulèvera et, massacrant les seigneurs, emplira le Dniepr de cadavres. — Selon l'auteur, il ne faut point considérer ces prédictions ukraïniennes comme des phénomènes nouveaux, car les mentions sur Wernyhora dans la littérature ukraïnienne sont plus anciennes que la plus ancienne des versions polonaises connues des prédictions. Dans la partie publiée en 1798 de sa plaisante adaptation de l'Enéide, la poète ukraïnien Iw. Kotlarewski conduit, à l'aide de

la Sybille, son Enée habillé à la cosaque dans l'autre monde où celui-ci rencontre non seulement les Troyens qui se noyèrent au cours de ses randonnées sur mer, mais aussi, Musij Wernyhora: »*Тут був Вернигора Мусій*«. L'auteur estime qu'en appelant Wernyhora Musij, Kotlarewski pense au Wernyhora du récit (de la légende) qui porte en effet ce nom, et non pas au Wernyhora de la fable, lequel n'a pas de nom; le fait qu'il n'éprouve pas le besoin d'expliquer plus clairement aux lecteurs qui est le Wernyhora rencontré par Enée au pays des ombres, donne la preuve de la grande popularité de la tradition de Wernyhora-prophète, et cela non seulement dans l'Ukraïne proche de la Pologne mais encore loin au-delà du Dniepr, d'où provenait le poète. L'auteur ne trouve point de raisons suffisantes pour voir dans le Wernyhora de légende — à l'instigation de M. W. Lipiński — l'incarnation fantastique du personnage de Philippe Orlik, le lieutenant errant de l'Ukraïne après la mort de Mazepa, agissant pendant quelques dizaines d'années à l'étranger pour la libération de son pays, cependant il estime probable que parmi les émissaires envoyés en Ukraïne par le lieutenant, il ait pu se trouver quelqu'un qui aurait adopté le pseudonyme de Wernyhora et qui, sous forme de prédiction, aurait propagé l'idée d'un étroit traité avec la Pologne en vue d'une lutte commune contre Moscou qui menaçait les deux nations. Selon l'auteur, ces rêves politiques durent acquérir plus d'expression et de force à la fin du XVIII[e] siècle en raison des coups de plus en plus rudes qui tombaient sur l'Ukraïne et dont le plus pénible fut peut-être, dès la fin de la seconde guerre turque de l'impératrice Catherine II et après la mort de Potemkine, la dissolution de ce qu'on appelait l'armée des fidèles Cosaques de la Mer Noire, commandée par le lieutenant général prince de Tauride, et leur déplacement à Kuban. Tout l'espoir de cette nation durement éprouvée se tourna vers la Pologne, qui, venant d'opérer une réforme à l'intérieur, se préparait avec l'aide de la Prusse à combatre la Russie; il se trouva encore renforcé du fait que le poste de généralissime de l'armée polonaise devant opérer à l'Est fut confié au prince Joseph Poniatowski, lequel jouissait d'une grande popularité parmi les cosaques. L'auteur, cherchant les causes de cette popularité, ne les voit point dans le fait que la prince fut le neveu du roi ni qu'il put passer pour l'incarnation de la vigueur cosaque, mais, avant tout en ce qu'il était le

petit-fils en ligne directe de Stanislas Poniatowski, châtelain de Cracovie, ami intime de Charles XII et de Mazepa; il avait sauvé la vie du premier dans la bataille de Połtawa, et celle du second dans la révolte d'une partie des Cosaques, pendant sa fuite à travers les steppes. Enfin il avait assuré un asile à tous deux chez le pacha d'Oczaków. Jouissant donc de la faveur des Cosaques, le prince Joseph, une fois arrivé aux confins de l'est, se prend d'admiration pour le courage des Cosaques, crée un régiment modèle à part, de Cosaques de Granów, de Berszady et de Korsun, le fait loger près de son quartier et choisit dans ses rangs sa garde du corps. L'auteur suppose qu'étant donné les sentiments provoqués par les événements décrits, l'apparition d'une conception nouvelle des prédictions de Wernyhora devenait toute naturelle, conception qui devait encourager aussi bien les Cosaques si près du désespoir que le jeune chef entreprenant une lutte inégale. Cette conception, qui servit de base à toutes celles qui suivirent, était sans aucun doute d'origine ukraïnienne: le ravin de Hanczarycha, qui y est cité comme le lieu de la première victoire, revient parfois dans les chants populaires ukraïniens. Les tombeaux de Perepiat et de Perepiatycha, cités comme lieux de victoires remportées sont connus par les chants et les récits de la région; d'autre part, le tableau qui termine la longue suite de combats, du Dniepr empli de cadavres, est emprunté aux variantes antérieures des prédictions. Néanmoins, étant donné la personne du chef et son armée, cette conception pouvait également avoir cours dans une transcription polonaise. Sous cette forme ou sous une autre, elle a dû agir sur l'imagination du prince Joseph d'autant plus fort qu'il connaissait de vue presque toutes les localités citées soit dans le texte même des prédictions, soit dans l'introduction qui les précède, comme Kaniów et Korsun, propriétés de son cousin Stanislas, comme Kiew et, sur la route qui mène de Fastów à Kiew, les tombeaux de Perepiat et de Perepiatycha; ayant dans son entourage tout proche des Cosaques de Korsun, il pouvait aisément obtenir des informations détaillées sur Wernyhora. Il est bon de rappeler que c'est justement à Korsun que le jeune S. Goszczyński acquiert ses connaissances sur le prophète ukraïnien et qu'il fut le premier à introduire ce personnage dans la littérature polonaise. L'auteur voit une preuve décisive de ce qu'une rédaction des prédictions, composée au début de la cam-

pagne polono-russe de 1792, existait réellement, dans le fait que la version considérée jusqu'ici comme la plus ancienne et trouvée par le prof. Pigoń, contient deux blancs ou lacunes frappantes que l'on peut cependant fort bien combler à l'aide des rédactions ultérieures, — celles de 1814—27 et 1830. D'après l'auteur, ceci indiquerait qu'en plus des trois rédactions citées il en existait encore une, la plus ancienne, dont on trouve le reflet assez exact dans les deux rédactions tardives, moins exact dans celle qui les précède, c. à. d. celle de 1809.

---

28. KRZYŻANOWSKI J.: **Poetae minores.** Séance du 8 novembre 1937

Un des principaux problèmes que chaque historien doit résoudre à sa manière, est la façon de traiter les poètes de second ordre. En s'occupant normalement des individualités littéraires célèbres, il doit établir des critériums de sélection pour les unités qui appartiennent au commun littéraire et, par suite, ne peuvent entrer qu'exceptionnellement dans un traité d'histoire de la littérature. Il n'y a ici que quelques critériums généraux, mais lors de leur application, il est établi que les écrivains étudiés représentent l'honorable niveau artistique moyen, obligatoire pour l'époque. Cependant l'historien de la littérature doit également soumettre à l'étude:

1) les écrivains dégradés, c. à d. ceux qui, de leur vivant étaient considérés comme de grands écrivains et n'ont diminué de valeur qu'avec le temps (ainsi chez nous p. ex. Goszczyński, Zaleski à l'époque du romantisme, Lam, plus tard);

2) les écrivains avancés, ceux qui n'ont pas eu l'estime de leurs contemporains, mais ont eu celle des générations ultérieures, soit pour toujours, soit pour un temps seulement (John Donne, C. K. Norwid);

3) les écrivains précurseurs, ceux qui, à cause d'une invention imparfaite, n'ont pu se maintenir à la surface de la vie littéraire mais qui y ont cependant répandu soit les sujets, soit les moyens d'expression artistique repris et rendus parfaits par les successeurs de génie (les tragiques d'avant Shakespeare, les romanciers français du type de Paul de Kock exploités par Dostoïewski, Niem-

cewicz par rapport à Mickiewicz, les petits prédécesseurs de Sienkiewicz, etc.);

4) les écrivains épigones, même contemporains aux grands maîtres, qui popularisent la production de leurs grands prédécesseurs (Syrokomla à l'égard de Mickiewicz etc.).

En d'autres termes, n'entrent dans l'histoire de la littérature que ceux d'entre les écrivains de second ordre qui ont joué le rôle d'intermédiaire entre les grands créateurs et la masse anonyme des petits écrivains connus seulement des bibliographes ou du savant qui traite les phénomènes littéraires du point de vue sociologique et auquel ils servent à établir des chiffres anonymes de statistique. De ce point de vue, des écrivains tels que E. Wallace ou H. Mniszek, fournisseurs des grandes masses de lecteurs, méritent une attention particulière; ils appartiennent cependant d'ordinaire, soit à la 3-[e] catégorie, soit à la 4-[e], car ou bien leurs sujets sont adoptés et pour ainsi dire anoblis par les grands écrivains, ou bien ils doivent leur popularité à ce qu'ils ont rendu facile l'accès des sujets empruntés à leurs grands prédécesseurs.

Enfin, encore un point très important: seule l'étude des écrivains de second ordre convenablement sélectionnés, permet d'opérer des recherches sérieuses sur les lois qui régissent la vie littéraire, le flux et le reflux de la mode littéraire, l'intensité des courants littéraires etc., bref, ce qui chez les grands écrivains, doués d'une individualité puissante, n'apparaît que rarement dans sa forme pure, non voilé par cette individualité. C'est justement là-dessus que s'appuie la nécessité d'une connaissance approfondie des écrivains de second ordre, lesquels du point de vue de leur production individuelle ne méritaient pas une étude spéciale.

---

29. LEHR-SPŁAWIŃSKI T.: **Zachodnia granica językowa Kaszubszczyzny w wiekach średnich.** ***(Die westliche Sprachgrenze von Kaschubien im Mittelalter).*** Séance du 13 décembre 1937.

In der Arbeit *O narzeczach Słowian nadbałtyckich* (Über die Mundarten der baltischen Slaven, Toruń 1934) drückte der Verfasser die Vermutung aus, daß die ostpomoranischen (kaschubischen) Mundarten sich im Mittelalter von denen Westpommerns durch eine wichtige lautliche Neuerung unterschieden, die sie mit

dem polnischen Sprachgebiete unmittelbar verband, und zwar durch den Wandel der weichen Konsonanten *t' d'* in die Affrikaten *c' dz'*, der den westpomoranischen Mundarten am rechten Ufer der Oder unbekannt war. Die auf etliche Beispiele von Ortsnamen aus dem XII.—XIII. Jhdt gestützte Annahme, die in den Arbeiten von F. Curschmann und F. Lorentz erwähnt sind, konnte damals wegen Mangel an entsprechendem Material nicht besser präzisiert werden. Gegenwärtig bringt der *Atlas nazw geograficznych Słowiańszczyzny zachodniej* (Atlas geographischer Namen der Westslaven) (Heft 1., Poznań 1934) von Pater Stanisław Kozierowski für diese Gebiete ein sehr umfangreiches toponomastisches, streng lokalisiertes und zum großen Teile datiertes Material (vgl. den Index S. 13—24), das gestattet, genauere diesbezügliche Untersuchungen durchzuführen, und sogar annähernd eine Scheidungslinie zwischen den Gebieten abzustecken, welche den Wechsel zwischen den *t' d'* und den *ć dź*- Lauten durchgeführt hatten, und jenen, die von diesem Wandel nicht betroffen wurden. Diese Scheidung stützt sich auf die Lokalisierung der Ortsnamen, die die palatalisierten Mitlaute *t' d'* enthalten und deren Zahl in dem von Pater Kozierowski gesammelten Material auf dem Gebiete, welches die im ersten Hefte seines *Atlas* enthaltenen Landkarten umfassen, Słupsk (Stolp), Kołobrzeg (Kolberg), Piła (Schneidemühl) und Szczecin (Stettin) sich auf 230 beläuft. Nicht alle sind selbstverständlich für diesen Zweck von gleichem Wert. Der Verfasser stützte sich vor allem auf diese Namen, welche im Index des *Atlas* Formen aufweisen, die in der Zeit vom XII. bis Ende des XV. Jahrhunderts eingetragen waren, d. h. in dem Zeitraume, als das betreffende Gebiet ohne Zweifel eine geschlossene slavische Bevölkerung besaß, und die Namen noch keiner Germanisierung unterlegen waren. Es fanden sich über 120 solcher Namen, und ihre Formen bieten großenteils der sprachlichen Analyse keine Schwierigkeiten. Von den anderen Namen besitzen nur jene einen gewissen Wert für unsere Folgerungen, deren verdeutschte, wenn auch heutige Formen unzweifelhaft einen Übergang der palatalisierten *t' d'* in die Affrikaten *ć(c) dź (dz)* aufweisen, da man mit den diesen Affrikaten entsprechenden Zeichen (*z*, *tz*, *s*, *ss*) ganz bestimmt nie die geschlossenen Mitlaute bezeichnete, während die Zeichen *t d* den Deutschen vielfach zur Bezeichnung der Mitlaute *c' dz'* dienten, die dem deutschen Lautsystem fremd sind:

davon zeugen etwa die heutigen deutschen Namen, wie *Borentin*, *Stohentin* für Ortschaften, die heute noch lebendige polnische Namen *Borzęcino*, *Stojęcino*, kaschubisch *Bořącëno*, *Stojicëno* tragen. Die Heranziehung solcher späterer Namen muß jedoch möglichst eingeschränkt sein, da sie als vorwiegend undatiert keinen Schluß darauf ziehen lassen, ob die betreffenden Ortschaften nicht ganz neue Siedlungen sind, deren Lage von keiner Bedeutung ist für das Problem der Scheidung der pommerischen Mundarten in den Zeiten, um die es sich handelt. Der Verfasser hat sie demnach nur dort berücksichtigt, wo sie in der Nachbarschaft der aus dem Mittelalter datierten Namen auftreten.

Die auf ein solches Material gestützte Scheidegrenze beginnt am Meeresstrande bei dem Bukowo (Buckower) -See, nord-östlich von Koszalin (Köslin) und läuft von dort nach Süden, an der Stadt Canów (Zanow) vorbei und biegt dann ein wenig in süd-östlicher Richtung gegen den Fluß Radew (Radüe) zu, den sie an der Mündung des Flusses Chociula (Gotzelbach) durchschneidet. Sie trennt daher an dieser Stelle das frühere Gebiet (terra) Sławno (Schlawe) vom Gebiet Koszalin (Köslin). Indem sie dann ein wenig gegen Süd-Westen einbiegt, trennt sie die Umgebung der Stadt Szczecinek (Szczytno) von dem Gebiet Białogard (Belgard) und indem sie nachher sich direkt nach Westen wendet, umkreist sie mit einem stark ausladenden Bogen die Gebiete von Świbowina (Schivelbein), Łobez (Labes), Zwierzyń (Schwerin), Dobre (Dobern) und Maszew (Massow), die sie im Norden von dem Gebiet Białogard (Belgard) und der Umgebung von Międzyrzecz (Meseritz) und Nowogard (Naugard), weiter im Westen vom Gebiet Szczecin (Stettin), im Süd-Westen und Süden vom Gebiet Starogard (Stargard) und Olesno (Welschenburg) trennt und gegen Osten zu fast bis an den Drawsko- (Dratzig-)See gelangt. Von hier biegt sie wieder nach Süden und weiter nach Westen ein, indem sie die Gebietee Wałcz (Deutsch Krone) und Tuczno (Tütz) vom Gebiet Olesno (Welschenburg), wie auch den Gebiet Lipiana (Lippehne) vom Gebiet Perzyce (Pyritz) trennt. Zu beiden Seiten dieser Linie begegnen wir etlichen Dutzenden von Namen mittelalterlicher und auch neuerer Herkunft, die im allgemeinen eine solche Scheidung bestätigen, d. h. sie weisen auf der rechten Seite der Linie den Wandel von *t' d'* in Affrikaten *ć dź* auf, und auf der linken kennen sie ihn nicht. Dieser Trennung widersprechende Na-

men gibt es nur wenige, und ihre Erklärung mit irrtümlichem Ablesen oder anderen besonderen Umständen begegnet keinen Schwierigkeiten, so daß sie das im großen und ganzen klare Bild nicht trüben.

Man kann daher annehmen, daß von den Gebieten, die das I. Heft des *Atlas* von Pater Kozierowski umfaßt, jenes, auf welchem der Wandel von *t' d'* in die Affrikaten durchgeführt wurde, außerhalb der heutigen Grenzen der Republik Polen die früheren Gebiete (terrae, territoria) von Słupsk (Stolp), Sławno (Schlawe), Bytowo (Bütow), Szczytno (Ziethen), Świbowina (Schivelbein), Łobez (Labes), Zwierzyn (Schwerin), Dobre (Dobern), Maszew (Massow), Czaplinek (Tempelburg), Wałcz (Deutsch Krone), Tuczno (Tütz) und Lipiana (Lippehne) betraf. Das Gebiet dagegen, das diesen Wechsel nicht kannte, umfaßte auf dem rechten Ufer der Oder die früheren Gebiete von Koszalin (Köslin), Kołobrzeg (Kolberg), Śliwno (Schleffin), Kamień (Cammin), Białogard (Belgard), Szczecin (Stettin), Widuchowo (Fiddichow), Banie (Bahn), Perzyce (Pyritz) und Olesno (Welschenburg).

Daß diese Abgrenzung von tieferer Bedeutung für die Differenzierung der pomoranischen Mundarten im Mittelalter ist, davon zeugt die Tatsache, daß mit ihr die Ausbreitung einer anderen in diesen Gebieten auftretenden Lauterscheinung ganz übereinstimmt, die chronologisch älter als der Wandel von *t' d'* in die Affrikaten *ć dź* ist, und zwar der Übergang des urslawischen *e* in *o* vor den harten Dentalen. Zwar hat T. Milewski (SO X 124 ff) die Isoglosse dieses Lautwandels viel weiter gegen Westen zu (fast bis zur Elbe) eingezeichnet, das Material jedoch, über welches er verfügte, war zu gering und kann — wie es A. Brückner (RWF LXIV, Nr 2, S 28) bewiesen hat — eine solche Ansicht nicht begründen. Gegenwärtig liefert der Kozierowski'che *Atlas* auch in dieser Beziehung ein bei weitem reichhaltigeres und verläßlicheres Material, welches mit einer verhältnismäßigen Genauigkeit die Grenzen dieser Erscheinung bestimmen läßt. Von 23 Namen nämlich, denen wir in den Gebieten begegnen, die das I. Hef des Atlantes umfaßt und in denen die lautlichen Voraussetzungen für den Umlaut *e* → *o* gegeben sind, tritt in 9 Fällen dieser Umlaut tatsächlich auf, in 14 Fällen dagegen bleibt das *e* unverändert. Diese und jene Beispiele verteilen sich territorial vollkommen übereinstimmend mit der Abgrenzung der Gebiete mit dem Wechsel von *t' d'* in die

Affrikaten und ohne diesen Wandel: der Übergang von $e \triangleq o$ tritt lediglich in den Gebieten von Słupsk (Stolp), Bytowo (Bütow), Dobre (Dobern), Ujście und Tuczno (Tütz) auf; Beispiele für die Erhaltung des *e* ohne Änderung finden wir in den Gebieten von Koszalin (Köslin), Białogard (Belgard), Kołobrzeg (Kolberg), Kamień (Cammin), Szczecin (Stettin) und Olesno (Welschenburg).

Die Übereinstimmung der territorialen Abgrenzung zweier so wichtiger Lauterscheinungen, die den polnisch-kaschubischen Mundartenkomplex von den übrigen sogenannten lechitischen Mundarten unterscheiden, gestattet die Annahme, daß die von dem Verfasser gezogene Linie annähernd die Grenze der nord-westlichen Reichweite der kaschubischen und polnischen Mundarten im Mittelalter bildet. Es ist um so wahrscheinlicher, da diese Abgrenzung in geschichtlichen Tatsachen ihre Bestätigung findet. Die aufgezeichnete Sprachgrenze stimmt nämlich fast ganz genau auf einem bedeutenden Raume vom Meeresstrande nämlich bis fast zum Wielim-(Vilm-) See im Gebiet von Szczytno (Ziethen) mit der westlichen Grenze des mittelalterlichen Pommerellen überein, die von Fr. Duda in der Arbeit *Rozwój terytorialny Pomorza Polskiego (w. XII—XIII)*, (Die territoriale Entwicklung Pommerellens, XII.—XIII. Jhdt) Kraków 1909, festgelegt wurde. Bezüglich der geschichtlichen Verbindung der Gebiete Czaplinek (Tempelburg), Wałcz (Deutsch Krone) und anderer mit Polen, die von der Reichweite der Wandlung von *t' d'* in die Affrikaten und des $e \triangleq o$ umfaßt werden, finden wir Angaben teils in der Arbeit von St. Nowogrodzki *Zwischen den Luxenburgern, Wittelsbachern und Polen in den Jahren 1323—1370* (Rocznik Gdański IX—X 1936), teils im *Atlas* des Pater Kozierowski. Die Übereinstimmung der sprachlichen Grenze mit den historisch-politischen Abgrenzungen ist demnach beinahe im ganzen Gebiete, um welches es sich handelt, sichtbar. Man kann sie zum Teil damit erklären, daß die politischen Teilungen im Mittelalter größtenteils mit den früheren Stammesteilungen zusammenhingen, die sich in den mundartlichen Unterschieden abspiegelten; zum Teil dagegen damit, daß die nahen Beziehungen mit dem polnischen Reiche die in der Natur der Sache liegende Ausbreitung der der polnischen Sprache eigentümlichen Merkmale nach dem Westen fördern mußten, zumal wenn es phonetisch so auffallende Merkmale waren, wie die Aussprache der Affrikaten *ć dź* an Stelle der früheren erweichten Mitlaute *t' d'*.

---

30. MORAWSKI K. M.: **Wolnomularstwo a polityka państw europejskich w stuleciu XVIII.** ***(La Franc-Maçonnerie et la politique des Puissances européennes au XVIII<sup>e</sup> siècle).*** Séance du 18 octobre 1937

L'auteur, dans son communiqué, voulait inclure tout le XVIII<sup>e</sup> siècle en commençant par les dates décisives du XVIII<sup>e</sup> qui marquent en quelque sorte l'avènement du »siècle des lumières« avant la lettre. C'est ainsi que Paul Hazard (dans sa *Crise de la conscience européenne*, Paris 1935) fait remonter le *settecento* naissant jusqu'à l'avant-dernier *decennium* du »grand siècle« qui vit — en Angletere — la chute des Stuart et l'avènement de la démocratie orano-hanovrienne: chez nous — la mort de Sobieski et le commencement de l'anarchie saxonne; le crépuscule des Habsbourg en Espagne (comme plus tard en Autriche) et — finalement — le déclin des Bourbons en France (il est vrai que toutes ces crises dynastiques devaient sensiblement dépasser la fin du siècle) — sans compter le renforcement de l'influence prussienne dans le *Reich* ainsi que l'établissement du régime de Pierre en Russie.

Toutes ces crises et révolutions n'étaient pas exemptes — de l'avis de l'auteur — de l'ingérence franc-maçonne. La franc-maçonnerie avait ainsi contribué à la révolution anglaise, en pactisant d'abord avec Charles I (cf. Waite: *The brotterhood of Rosy Cross*, Londres 1924, p. 309) avant de lui faire couper la tête; s'attachant ensuite aux étendards du »Protecteur« en la personne du mage hollandais Manasseh-ben-Israel, l'un des inspirateurs des sociétés secrètes fonctionnant alors sur le continent (cf. Webster: *Secret societies and subversive movements*, Londres 1924, pp. 143, 179; abbé Larudan: *Les franc-maçons écrasés*, Amsterdam 1747 et Penckert: *Die Rosenkreuzer*, Jena 1928, p. 348), pénétrant enfin dans la phalange des Stuart restaurés et essaimant à leur suite à travers les cours européennes lors de l'émigration finale.

La franc-maçonnerie cependant, appuyée fortement contre le gouvernement anglo-hanovrien qui l'aida à se manifester officiellement, travaillait sa part à elle — et avant la lettre — pour les futurs rois d'Angleterre. Il suffirait d'indiquer ici, une fois de plus, le fait de l'énorme emprunt sans intérêts, accordé par la banque hollandaise des Lopez Suasso (institution sans doute superposée à la maçonnerie politique de son temps) à Guillaume d'Orange lors de sa »descente« en Angleterre (v. »*Jewish Encyclo-*

*paedia*«, *sub voce* Suasso). Tandis que, lorsqu'il allait s'agir de la succession hanovrienne proprement dite, ou vit l'active propagande faite en sa faveur par l'un des franc-maçons les plus éminents de son époque, le conseiller Leibniz.

En Pologne, l'affaire de la succession de Sobieski présente un aspect quelque peu analogue à celui de la succession hanovrienne en Angleterre. De même que là bas les Suasso, ici d'autres banques juives s'en mêlent: celle de Behrend Lehmann de Dresde et le Samson Wertheimer de Vienne. Elles soutiennent toutes deux — après quelques fluctuations primordiales — la »candidature secrète« d'Auguste le Fort, électeur de Saxe, tandis que leurs émissaires arrivent jusque sur le champ propre d'élection distribuer pots de-vin et subsides. L'heureux élu est sans doute un »initié« et — même, si l'on voulait nier son initiation maçonnique formelle — c'est le caractère maçonnique des hommes de son entourage immédiat, d'un Manteuffellt, d'un Brühl, qui parle en faveur de la thèse suivant laquelle il était un Rose-croix« pratiquant. Pour tous ces derniers détails, consulter mon livre — en langue polonaise — *La source du partage de la Pologne*, Poznań 1935).

Des influences analogues se manifestent de bonne heure à Berlin et à Saint-Pétersbourg. Nous y voyons — dans la première de ces capitales — l'»Aigle Noire« prussienne (ou plutôt d'origine »cruciférienne«!) faire apparition dans le rituel de la Loge (cf. Vulliand: *Les Rose-Croix lyonnais au XVIII*[e] *siècle*, Paris 1929, passim). On doit se rappeler en outre que le premier Hohenzollern à l'échelle européenne, le »grand électeur« appartenait à la celèbre société secrète du »Palmenorden« (v. Barthold: *Geschichte der fruchtbringenden Gesellschaft*, Berlin 1848, p. 240) l'un de ses successeurs, Fréderic-Guillaume I, dont la mère s'était liée d'amitié avec John Toland, le précurseur de la franc-maçonnerie anglaise, réalisait dans sa fameuse »Tabagie« berlino-potsdamienne, le type exact d'une confrérie secrète *(convirial society)*, d'une *Saufgesellschaft* à buts politiques aussi vastes qu'intimes (cf. les nombreux travaux de Beschorner, Gurlitt, Haake, Vulliand, Waite etc., cités dans ma »Source du Partage...« v. plus haut). Son fils enfin, Frédéric II, un franc-maçon notoire, desservait la Loge qui travaillait — pour sa part à elle — pour le roi de Prusse«.

Quant à Pierre, les choses se passèrent d'une façon analogue:

les Ecossais de sa cour (Gordon en tête); ses »éminences grises« dans le genre de Lefort; à une époque plus avancée — l'influente famille des Rasoumovsky ont marqué de leur empreinte les règnes du tzar et de sa fille. Nous voyons au sein de cette cour pétersbourgeoise ce fameux »Concile de tous les fous« où on fait des gorges chaudes aux dépens du »Pape-triple ivrogne« et de ses fidèles sans compter les dérisions innombrables aux objets les plus vénérés du culte chrétien. Autant d'analogies surprenantes avec les usages en honneur tant au »Symposion« panthéiste de Toland qu'à la confrérie berlinoise de Grumbkow (v. en particulier: *От Петра Перваго до наших дней. Русская интеллигенция и масонство,* Charbine 1934 et Kersten: *Peter der Grosse*, Amsterdam 1935).

---

31. NITSCH K.: **Zagadka zaniku w polszczyźnie literackiej »pochylonego« *é*. *(Le problème de la disparition de »é« dit »pochylone« dans le polonais littéraire).*** Séance du 13 décembre 1937

Personne n'a encore examiné les causes et les conditions de ce phénomène, un des plus caractéristiques pour la phonétique du polonais d'aujourd'hui. Il le mérite pourtant comme tout à fait extraordinaire: la langue écrite a perdu et le langage parlé des classes cultivées perd de plus en plus un phonème (ou une alternance des phonèmes) foncièrement propre à la langue, propre à tout son champ linguistique, enraciné dans son système grammatical, à l'emploi fixé au point de vue phonétique et sémantique, en usage conséquent dans les meilleurs imprimés déjà au XVI$^{e}$ siècle. Les conditions de ce phonème étaient beaucoup meilleures que pour *ó*: car si ce dernier, après s'être identifié à *u* et n'ayant gardé que l'alternance traditionnelle et vraiment claire du type *rowu — rów, plotła — plótł*, n'était conditionné qu'en fonction des mots isolés comme *skóra, krótki, pozłótka* à côté de *kora*, *zwrotka*, *złoto*, — *é* au contraire avait encore toute une série de positions morphologiques, par ex. dans les verbes fréquentatifs du type *otwiérać, rozdziérać*, dans les désinences des adjectifs: *-égo* (*dobrégo*), dans les terminaisons des substantifs neutres, collectifs et dérivés (*piérzé*, *pisanié*) etc. L'analogie l'a partiellement éliminé de ces positions morphologiques, mais ne menacerait pas son exi-

stence, puisque *ó* a pu se maintenir malgré l'absence de ces positions. Seuls des raisons de phonétique auraient pu éliminer *é* de ses positions dans les mots.

Où faut-il les chercher, ces raisons? Le développement historique du polonais allait vers le rétrécissement des anciennes voyelles buccales longues; il en a conduit quelques unes jusqu'à s'identifier avec des voyelles plus hautes, dans la langue littéraire et dans beaucoup de parlers populaires, surtout dans le parler de la Petite-Pologne et de la Kuyavie. Mais ici nous avons le phénomène inverse: le retour de *é* à l'articulation plus basse, celle de *e*. La raison du phénomène qui s'opposait à la direction normale des changements dans la langue devait être extérieure. Je l'avais déjà indiquée en 1912 (*Z historii polskich rymów*, et plus tard encore) pour la disparition semblable de *á*, foncièrement polonais et plus ancien comme usage littéraire. C'était la manière de parler des Polonais de la Ruthénie (Ruthénie Rouge), qui ignorait ce phonème; cela introduisait des déviations individuelles vers la fin du XVI[e] s., et a amené dans la moitié du XVIII[e] s. l'élimination de *á* de la langue des classes cultivées. Un fait y a contribué: à savoir que la rénovation du polonais littéraire a eu lieu surtout à Varsovie, située sur le territoire 1) qui n'avait pas de vieille tradition littéraire, 2) qui voisinait avec des dialectes parlés un peu plus loin dans la Mazovie, dialectes sans *á*. Le rôle plus grand, car essentiel, a joué Varsovie à la limite du XVIII[e] et du XIX[e] siècle dans l'affaire de *é*.

Or quant à la disparition de *é*, on peut y trouver aussi une raison extérieure, c'est-à-dire extérieure par rapport à la vieille langue cultivée appuyée sur la base de Grande-Pologne et de Petite-Pologne. C'était l'opposition entre le système phonétique sud-ouest, surtout celui du sud (de la Petite-Pologne), et le système nord-est (de Mazovie), l'opposition qui consistait dans la différence des relations entre les phonèmes *i y é*. L'état du polonais de la Petite-Pologne vers 1800 était plus ou moins comme vers la fin du XIX[e] s., dans le parler cultivé et généralement dans le parler populaire, avec le maintien de la distinction phonétique entre *i* et *y*; mais le fait plus récent c'était *é* devenant *y* après les »dures«, devenant *i* après les »mouillées«. On disait donc dans le parler cultivé de Cracovie et en général dans le parler populaire du nord de la Petite-Pologne: *bić gnić* et *bida gniwać* à côté de

*być grzyb* et *tyż grzych*; la langue populaire de la Petite-Pologne, au sud, peut aussi avoir le système: *bić gnić* à côté de *biyda gniyw*, mais toujours *być tyka* et *gŕzych tyż*. De même dans la Grande-Pologne, au moins en principe, car même la distinction que fait la langue populaire entre *grzyʻb tyʻka* et *grzyᶜch tyᶜż* est aux hommes cultivés imperceptible. Tout à fait autrement en Mazovie (aujourd'hui à l'exception de la partie sud, sur la rive gauche de la Vistule), où *y* s'est identifié avec *i* non seulement au point de vue de la phonologie (psychologiquement), mais aussi phonètiquement (quant à l'acoustique), et où, au contraire, *é* ne se rétrécit jamais jusqu'à faire un avec *i y*. Là, de même, *á* se présente comme faiblement labial et *ó* le plus souvent n'est pas encore *u*, comme cela se passe normalement en Petite-Pologne. Ainsi, en Mazovie *b̓ić gńić* et *bẙć rẙbẙ tẙ grzẙb* qu'un habitant de la Petite-Pologne perçoit comme *bić* (et même comme *b̓ic*) *ribi ti grzib* s'opposent ensemble au type *b̓ẙda gńẙw tẙż grzẙ́ch* avec un *ẙ́* qui résonne pour un Petit-Polonais comme son *y*. En voici le schéma historique:

| | | |
|---|---|---|
| petit-polonais | *y* ⇐ *y é* | *'i* ⇐ *'i 'é* |
| mazovien | *y* ⇐ *é* | *i* ⇐ *i y* |

Ces deux systèmes se rencontrent pour la première fois en masse vers 1800 dans le nouveau foyer du polonais littéraire, à Varsovie. La Petite-Pologne et la Grande-Pologne imposent leur distinction entre *y* et *i* qu'on croit plus correcte; les Mazoviens, qui rougissent ordinairement de leur prononciation (*nogamẙ́*, *swẙ́nia*, *lẙ́st* et aussi *w nog'e* etc.), adoptent celle de la Petite- et de la Grande-Pologne d'autant plus qu'elle est plus facile, parce que chaque nuance de *i* est liée à la qualité de la consonne précédente: »la mouillure« s'unit avec *i*, la »dureté« avec *y*. Mais il n'est pas facile de changer un sytème. Ils restent donc fidèles à leur morphonologie qui ne fait pas alterner *e* avec *i*, comme dans le petit-polonais *chleba — chlib*, *niesie — niść*: ils l'alternent avec *é*, ex. *niéść* où *niyść*, et observent la distinction sémantique entre *é* dans *biéda dészcz* et *i y* dans *bić dyszeć*. Cependant cet *é* ne pouvant pas être phonologiquement ni sémantiquement identifié avec le petit-polonais *y*, on met à sa place *e* qui lui est le plus proche, bien que dans la direction opposée: *nieść*, *bieda, grzech.*

Une parallèle frappante à cette modification dans le langage cultivé se laisse constater sur le terrain du parler populaire, à savoir dans le dialecte de Łowicz. Ce dialecte foncièrement polonais qui a toujours *e* au lieu de *é* est situé sur l'ancien territoire de la Mazovie, mais n'a gardé de la phonétique mazovienne que *'oł* ⇐ sl. commun *'ъl̥* (*piół, miełła*), tandis que pour tout le reste c'est le système petit-polonais qui l'a emporté. Dans une société peu nombreuse et aussi homogène que ces paysans autarchiques, vivant sur une aire limitée et une, remplacer *é* par *e* — à une époque indéterminée — c'était arriver à une homogénéité encore plus complète, beaucoup plus complète et plus facile que dans la population d'une ville moderne en train de devenir rapidement grande ville, population très différenciée par rapport à ses origines sociales et géographiques. Ainsi ce n'est que peu à peu que *é* a disparu et la jeune génération originaire de Varsovie ne le connaît plus aujourd'hui.

Il va sans dire que l'orthographe n'a pas manqué de jouer un certain rôle en ce qui concerne le dialecte cultivé. Les *ó* et les *é*, bien que non indiqués par la graphie, ont pu se maintenir pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècle: c'était l'époque des écoles latines et de très rares grammaires de polonais, écrites, du reste, pour les étrangers. Mais la fin du XVIIIe et le début du XIXe s. en inaugurant une grammaire »nationale« de Kopczyński a inauguré en même temps des considérations d'orthographe. Kopczyński a réintroduit non seulement l'ancien *ó* mais aussi *é* et cela au degré beaucoup plus fort que ne l'accusait l'usage oral contemporain. Nous ne pouvons pas exactement reconstruire l'extension de cet usage, mais certaines de ses catégories ne sont pas douteuses. Nulle part, même dans aucun dialecte populaire d'aujourd'hui on ne remarque de rétrécissement des voyelles finales de la flexion d'adjectifs, bien que *dobré*, *wielkié* se trouvent encore chez Knapski, à la Ière moitié du XVIIe s. La raison de leur disparition nous est inconnue, mais on ne peut pas admettre leur existence dans la langue littéraire du temps de Stanislas Poniatowski. Du moment que seuls quelques parlers occidentaux ont *-é* au nominatif singulier du type *weselé*, *zbożé,* il est certain qu'en dehors de la Grande-Pologne les classes cultivées prononçaient alors *wesele.* C'était plus compliqué quant aux désinences *-ego* et *-emu.* La Grande-Pologne a maintenu la séparation primitive entre les pro-

noms et les adjectifs: *tego* — *dobrégo*; la Petite-Pologne l'a fait à peu près, en étendant quelquefois le pronominal *-ego* sur les adjectifs; la Mazovie enfin introduisait dans les pronoms *-égo* des adjectifs; *tégo, do niégo*. Kopczyński, originaire de la Grande-Pologne et imitateur du XVI^e s., a partout introduit *é*; il indiquait dans la graphie non seulement ce qui était commun à tout le polonais, ex. *piérwszy, świéca, wié, iéy, sér, déscz*..., mais aussi *prâwdziwé znaczenié* (même *słońcé* à la manière de Grande-Pologne), *té wielkié drzewa, tégo dobrégo* (seulement au neutre!), et même encore *piszémy, ciénie, sén*..., c'est-à-d. *é* presque devant chaque nasale aussi à la manière de Gr.-Pol. Il est clair que de telles règles, tantôt basées sur une antiquité déjà inexistante, tantôt sur une prononciation nettement provinciale (de Gr.-Pol.) et tantôt sur une simple invention du législateur (ex. *dobrego* au masc. — *dobrégo* au neutre), ne pouvaient être adoptées nulle part, encore moins à Varsovie où, comme on l'a vu, il existait des conditions phonétiques pour éliminer la voyelle en question.

La lutte silencieuse au sujet de *é* a duré presque tout le XIX^e s., car jusqu'à 1891, où l'Académie des Lettres et des Sciences a supprimé la graphie de *é*. Pendant tout ce temps on imprime souvent en dehors de Varsovie des livres sans *é* ou bien on ne se sert de ce signe que dans les désinences *-éj* et *-ém*. D'autre part à Varsovie même on rencontre jusqu'à la fin de l'époque de très bonnes éditons avec *é* non seulement dans les positions morphologiques, mais aussi dans les racines. Ces grandes difficultés, causées et par les différences de la tradition graphique, et par des distinctions de grammaire, et par les diversités régionales, expliquent l'accueil unanime qu'a trouvé la réforme de 1891. Et pourtant parmi les décisions de cette année-là et parmi tous les changements d'orthographe depuis le XVI^e s. c'était la réforme la plus radicale. Aucune autre ne dépassait les limites de l'orthographe jusqu'à ce point, en atteignant la phonétique et même la flexion (Kopczyński, en distinguant *tym* et *tém*, n'a créé qu'une différence purement graphique).

---

32. PATKANIOWSKI M.: **Charakterystyka ustawodawstwa statutowego na tle rozwoju komuny włoskiej.** ***(La législation statutaire en Italie caractérisée d'après le développement de la commune italienne).*** Séance du 20 décembre 1937.

La science de l'histoire du droit italien appelle l'époque qui va du XI[e] au XV[e] siècle la période des communes. Le trait principal de cette période est le développement des communes ou des communautés, grandes et petites, qui, à cette époque, apparaissent, se développent et tombent en décadence. L'Italie d'alors est partagée en deux grandes parties, différentes au point de vue politique, la partie septentrionale et la partie méridionale. L'Italie méridionale constitue un royaume et est soumise à un puissant pouvoir monarchique. Par contre, la partie septentrionale de l'Italie, séparée de la précédente par la principauté de Rome, est le domaine des communes et des républiques. Cette différence entre le nord et le midi, point encore entièrement effacée aujourd'hui, ne permet pas de considérer ces deux parties du même point de vue. La partie septentrionale de l'Italie est le terrain sur lequel se développe la législation statutaire. La science italienne la plus récente tâche de démontrer que les villes et communes de l'Italie méridionale notamment en Sicile, avaient également leur législation statutaire.

Le développement de la législation statutaire est parallèle à celui des communes. Beaucoup de savants italiens et étrangers ont étudié le développement de la commune. On peut distinguer dans cette littérature deux opinions principales: suivant l'une la commune est la continuation du *municipium* romain, suivant l'autre elle est une création entièrement neuve du moyen-âge. Chacune de ces opinions a ses bons et ses mauvais côtés. Enfin de compte, on est aujourd'hui d'avis qu'il est impossible de résoudre le problème de l'apparition des communes à l'aide d'une seule théorie générale, mais qu'il faut considérer la question d'une façon individuelle pour les différentes provinces et même les communes (Volpe), et que les deux facteurs, c'est à dire aussi bien le facteur romain que le facteur germanique ont eu une influence sur l'apparition de la commune. En effet, ce qui restait des temps romains des essais de la forme de *municipium*, le changement des conditions de l'Italie par suite d'une renaissance économique, l'immu-

nité de l'Église, le régime féodal — ce sont là les éléments qui amenèrent la constitution de la commune. Les embryons de communes se développent sous la domination de l'évêque, car, grâce aux immunités, l'Église ne dépend point du comte *(comes)*. Le pouvoir passe du comte à l'évêque. Il n'a plus qu'à passer aux consuls et la commune est constituée. Ceci se produit à la fin du XI^e^ et au début du XII^e^ siècle, d'abord en Italie septentrionale.

Depuis son apparition à la fin du XI^e^ siècle jusqu'à sa décadence, la commune traversa trois phases de développement: la période du gouvernement des consuls 1081—1180, celle du pouvoir des podestats 1180—1250, et celle du gouvernement des métiers 1250—1382. Ces dates ne constituent que des limites très approximatives.

Les consuls font leur apparition au cours des vingt dernières années du XI^e^ siècle dans plusieurs villes de l'Italie septentrionale (Pise, Lucques, Milan, Asti, Gênes) d'où ils se répandent dans les autres provinces de l'Italie. De longues discussions eurent lieu au sujet de l'apparition de cette magistrature, de même qu'à celui de l'apparition des communes, ces deux problèmes étant très fortement, reliés l'un à l'autre. Les consuls représentent le pouvoir exécutif de la commune. Ils rendent égalemens la justice, surtout dans les affaires criminelles. Ils sont élus par l'assemblée générale des citoyens dans un scrutin à deux degrés pour l'espace d'un an. Ils prêtent serment au début de leur activité. Cependant, l'organe pricinpal de la commune est en fait le parlement *consiglio maggiore*, *colloquium generale*, où s'ordonnent les décrets concernant les affaires publiques et qui constitue à l'aide de ses membres d'autres corps, moins nombreux, pour des tâches spéciales.

A la fin du XII^e^ siècle, ce régime de la commune est troublé par l'apparition d'une nouvelle fonction, celle du podestat. Une grande quantité de théories a pour but d'expliquer la genèse de cette fonction. L'opinion prévaut que le trouble et l'incertitude qui caractérisent le régime de la commune au XII^e^ s. par suite des luttes intestines et des oppositions entre les partis furent la cause de son apparition. Le besoin naît d'introduire un gouvernement fort, un puissant pouvoir exécutif. Au début, l'un des consuls, *prior consulum*, prend le commandement en chef, puis paraît un fonctionnaire à part — le podestat. Les statuts règlent très exactement ses droits et ses devoirs. Ce devait être un fonc-

tionnaire provenant d'une ville étrangère, il devait occuper son poste pendant un an ou moins, il lui était interdit de faire venir sa femme ou ses parents, il était lié par les statuts qu'il devait observer très strictement, était très bien rémunéré et devait rendre des comptes à la fin de sa cadence. Cette magistrature a une très grande importance pour le développement de la législation statutaire des villes italiennes. Le podestat était tenu de faire venir ses fonctionnaires qui devaient le remplacer pour rendre la justice; c'était généralement des juristes, élèves de l'école de Bologne, savants en droit romain. Ils introduisirent et répandirent la connaissance du droit romain et, grâce à eux, le droit romain entre dans la législation, revit dans la pratique de la vie quotidienne.

Le podestat ne répondit pas à l'espoir que l'on avait mis en lui. Les luttes de classes durent toujours dans les villes, le peuple s'organise contre les puissantes, familles, les *signoria*, et élit son capitaine *del popolo*. Plus d'une fois la ville se partage en deux camps avec le podestat et le capitaine du peuple à leur tête. Au cours de la seconde moitié du XIII[e] et pendant le XIV[e] siècle le plus grand trouble règne dans les communes italiennes. Les chefs qui sortent victorieux des luttes prennent le pouvoir en mains, les villes sont sous la domination des »tyrans« ou se transforment en républiques régies par l'aristocratie. L'autonomie urbaine disparaît.

C'est là le fond sur lequel se développe la législation statutaire.

Cette appellation cache une quantité de phènomènes et un immense matériel de source. L'activité législatrice des communes commence de bonne heure. Au début les comunes notent leur droit coutumier ainsi appelé *consuetudines*. On possède les *consuetudines* (de Gênes) à partir de la fin du X[e] s. Les villes de l'Italie méridionale et de Sicile, où, par suite d'obstacles provenant du puissant pouvoir central la législation statutaire ne pouvait se développer d'une façon autonome, avaient égalemet leurs *consuetudines*. La véritable législation statutaire apparaît dans l'Italie du nord en même temps que la commune autonome. L'ancienne opinion d'après laquelle les communes n'auraient obtenu le droit d'instituer leurs propres lois qu'après la paix de Constance (1183) est inexacte car on a conservé des statuts antérieurs. L'activité autonome des communes commence dans la seconde partie du XII[e] s. et dure tout le XIII[e] et le XIV[e] s., période pendant laquelle elle

fut la plus intense. La législation statutaire qui vient ensuite ne disparaît pas avec la décadence de la commune autonome mais les statuts ultérieurs ne sont plus aussi originaux. Ils sont le résultat et le reflet des progrès de la connaissance du droit (surtout du droit romain), et non comme autrefois le produit de la démocratie urbaine. L'Italie compte ses statuts par centaines. Dans sa dernière *Histoire des sources du droit italien* le prof. Besta en cite plus de 2000. Bien qu'en apparence ces statuts se ressemblent entre eux ils accusent cependant de grandes différences suivant la date et le lieu de leur apparition. On peut distinguer parmi eux certains groupes, certaines dépendances mutuelles ou certaines parentés. Il n'y a malheureusement pas jusqu'ici de semblables travaux de préparation.

Les statuts étaient établis soit par une commission spéciale, soit par un éminent juriste auquel on confiait ce travail. D'ordinaire, on prenait modèle sur les statuts d'une grande ville, d'où les analogies et les correspondances entre les statuts. Une grande instabilité et une variabilité caractérisent la législation statutaire. Les statuts sont tout simplement le reflet des changements continuels de politique et d'organisation qui se produisirent à cette époque dans les villes italiennes. La satire littéraire raille les modifications continuelles des statuts. Les communes désirent que les statuts soient facilement accessibles et connus de tous, c'est pourquoi de temps à autre ils sont lus ou exposés en public, etc.

L'analyse des status permet d'identifier les éléments qui servirent à les établir. Outre les *consuetudines* cités plus haut, il faut mentionner ce qu'on appelle les *Breve.* C'était une courte énumération des principes suivant lesquels les consuls accomplissaient leur fonction et auxquels ils prêtaient serment. Leur forme correspondante était, de l'autre côté, les *breve populi* par lesquels le peuple prêtait aux consuls serment de fidélité et d'obéissance.

Ces divers éléments se trouvent réunis dans le statut. Au XII[e] siècle, les statuts sont mis en ordre, prennent une forme définitive et vers le XIII[e] s. on les divise en livres.

Tous les domaines du droit sont l'objet de la législation statutaire. La commune grandit et se développe, établit elle-même les normes de son régime et de son administration, décide elle-même de son organisation; tout cela trouve son expression dans la législation statutaire. La commune a pleins pouvoirs législatifs.

Les statuts consacrent beaucoup de place au droit pénal qui était l'objet principal de la législation de Lombardie, d'où il passa dans les statuts. Le droit romain occupe le seconde place. Le procès a joué un rôle important dans la législation statutaire. Enfin, les prescriptions de police, d'administration et d'ordre constituent la dernière branche de la législation statutaire.

On distingue deux éléments principaux dans la législation statutaire — l'élément germanique et l'élément romain. Le droit canonique et les institutions féodales ont eu également une influence sur la législation statutaire. Le droit lombard, établi d'une façon scientifique par l'école de Pavie, fut longtemps en vigueur en Italie septentrionale, car jusqu'au XIII[e] siècle. Cependant le droit romain, codifié dans le code de Justinien, existait à part; la législation statutaire devait unir ces deux systèmes juridiques et créer le nouveau droit italien. On voit de temps à autre, dans les statuts des villes italiennes, des efforts ayant pour but de mettre de l'ordre dans les relations juridiques et d'écarter le trouble qui résultait de l'emploi simultané de deux droits par la population. On trouve souvent des décisions sur ceux qui »secundum legem romanam« ou »secundum legem Lombardorum vivebunt«. Dans les premiers statuts, l'élément lombard a l'avantage mais, dans la suite, l'élément romain gagne du terrain. La ligne de développement de la législation statutaire mène constamment à la victoire du droit romain qui, en sa qualité de *ius comune*, droit commun, remplace lentement mais sûrement le droit lombard. L'interprétation est le chemin par où entre le droit romain. En effet, les statuts, surtout ceux qui furent établis plus tard (XIV[e] s.), admettent le principe qu'au cas ou il y aurait un manque dans les décrets, seul le droit romain peut être subsidiaire. Ceci est dû aux progrès de l'enseignement du droit romain commencé par l'école de Bologne, continué par l'école des commentateurs auxquels revient le mérité d'avoir introduit dans la vie pratique la connaissance du droit romain acquise au cours d'études théoriques. En effet, les élèves de ces écoles, savants en droit romain, appelés par les podestats dans les villes pour y occuper les postes les plus importants, le plus souvent pour y remplir la fonction de juge, ont le plus collaboré à la victoire du droit romain dans la législation statutaire.

---

## BIBLIOGRAPHIE POUR JUILLET—DÉCEMBRE 1937

Archiwum Komisji do badania historii filozofii w Polsce. Tom VI. Kraków 1937, 8°, str. VIII + 537. *(Archives de la Commission pour l'étude de l'histoire de la philosophie en Pologne. Tome VI. Cracovie 1937, 8°, VIII + 557 p.).*

Treść: Listy Br. Trentowskiego (1836—69). Zebrał i do druku przygotował St. Pigoń. *(Contenu: Lettres de Br. Trentowski (1836—69). Matériaux réunis et préparés par St. Pigoń).*

Biblioteka przekładów z literatury starożytnej. Nr 7. Kraków 1937, 16°, str. 480. *(Bibliothèque des traductions tirées de la littérature antique. N° 7. Cracovie 1937, 16°, 480 p.).*

Treść: T. Maccius Plautus: Komedie. Przełożył, wstępem, streszczeniami zaopatrzył Gustaw Przychocki. T. IV. *(Contenu: T. Maccius Plautus: Comédies. Traduction, introduction et résumés de Gustaw Przychocki. Tome IV).*

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° supplémentaire 3. Cracovie 1937, 8°, 213 p.

Contenu: St. Skimina: Etat actuel des études sur le rythme de la prose grecque I.

M. Kukiel: Wojna 1812 roku. Tom II. Kraków 1937, 8°, str. 563 z 13 mapami i planami. *(La campagne de 1812. Tome II. Cracovie 1937, 8°, 563 p. Treize cartes et plans).*

Kwartalnik Filozoficzny, tom XIV, zesz. 1. Kraków 1937, 8°, str. 1—81. *(Revue Philosophique Trimestrielle, tome XIV, fascic. 1. Cracovie 1937, 8°, p. 1—81).*

Treść: W. Wilkosz: O definicji przez abstrakcję, str. 1. Ks. P. Chojnacki: Noetyczna i biologiczna koncepcja świadomości, str. 14. T. Pietrzkiewicz: Elementy »zmysłowe« i »rzeczy« w ustosunkowaniu wzajemnym, str. 27. N. Łubnicki: Podstawowe elementy światopoglądu pozytywistycznego, str. 41. Sprawozdania, str. 54. *(Contenu: W. Wilkosz: De la définition par abstraction, p. 1. Abbé P. Chojnacki: La conception noétique et la conception biologique de la conscience, p. 14. T. Pietrzkiewicz: Les éléments »sensitifs« et les »choses« dans leurs rapports réciproques, p. 27. N. Łubnicki: Les éléments essentiels du système positiviste, p. 41. Comptes rendus, p. 54).*

Zeszyt 2. Kraków 1937, 8⁰, str. 83—184. *(Fascic. 2. Cracovie 1937, 8⁰, p. 83—184).*

Treść: I. Dąmbska: Irracjonalizm a poznanie naukowe, str. 83. Ch. Perelmann: Metafizyka Fregego, str. 119. Z. Spira: Mechanistyka ewolucyjna Kanta w świetle jego przedkrytycznej metafizyki, str. 143. Sprawozdania, str. 173. *(Contenu: I. Dąmbska: L'irrationalisme et la connaissance scientifique, p. 83. Ch. Perelmann: La métaphysique de Frege, p. 119. Z. Spira: La mécanistique évolutionniste de Kant à la lumière de sa métaphysique datant de la période précriticiste, p. 143. Comptes rendus, p. 173).*

Zeszyt 3. Kraków 1937, 8⁰, str. 185—271. *(Fascic. 3. Cracovie 1937, 8⁰, p. 185—271).*

Treść: I. Dąmbska: Irracjonalizm a poznanie naukowe (dok.) str. 185. Z. Spira: Mechanistyka ewolucyjna Kanta w świetle jego przedkrytycznej metafizyki (dok.) str. 213. T. Pietrzkiewicz: Zagadnienie »rzeczywistości« przedmiotów czuć zmysłowych. str. 252. Sprawozdania, str. 263. Książki i czasopisma, str. 270. *(Contenu: I. Dąmbska: L'irrationalisme et la conaissance scientifique (fin), p. 185. Z. Spira: La mécanistique évolutionniste de Kant à la lumière de sa métaphysique datant de la période précriticiste (fin), p. 213. T. Pietrzkiewicz: Le problème de la »réalite« des objets perçus par les sensations, p. 252. Comptes rendus, p. 263. Livres et périodiques, p. 270).*

L. Piotrowicz: Cesarz August. Odczyt wygłoszony na publicznym posiedzeniu Polskiej Akademii Umiejętności w dniu 15 czerwca 1937. Kraków 1937, 16⁰, str. 29. *(L'Empereur Auguste. Conférence prononcée le 15 juin 1937 dans la séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Cracovie 1937, 16⁰, 29 p.).*

Polski słownik biograficzny, tom III, zesz. 4 (og. zbioru zeszyt 14) (Chęciński Jan—Chodźko Jan). Kraków 1937, 4°, str. 289—384. *[Dictionnaire biographique polonais, tome III, fascic. 4 (fascic. 14 de la collection complète) (Chęciński Jan—Chodźko Jan). Cracovie 1937, 4°, p. 289—384].*

Zeszyt 5 (og. zbioru zesz. 15) (Chodźko Jan—Chwalczewski Franciszek) Kraków 1937, 4°, str. 385—479 + XV. *[Fascic. 4 (fascic. 15 de la collection complète) (Chodźko Jan—Chwalczewski Franciszek). Cracovie 1937, 4°, p. 385—479 + XV p.].*

Prace Komisji językowej, nr 25, Kraków 1937, 8°, str. 254 + 2 mapy. *(Travaux de la Commission linguistique, n° 2. Cracovie 1937, 8°, 254 p. et 2 cartes).*

Treść: St. Rospond: Południowo-słowiańskie nazwy miejscowe z sufiksem **-itj-*. *(Contenu: St. Rospond: Les noms de lieux avec le suffixe *-itj- dans les langues slaves méridionales).*

Prace Komisji orientalistycznej, nr 28. Kraków 1937, 8°, str. 29. *(Travaux de la Commission pour l'étude des langues orientales, n°, 28. Cracovie 1937, 8°, 29 p.).*

Treść *(Contenu)*: I. Weinberg: Researches in Tigriña Quadriliterals of Phonetic Origin.

Nr 29. Kraków 1937, 8°, str. 70 + 2 tabl.. *(N° 29. Cracovie 1937, 8°, 70 p. et 2 planches).*

Treść: Sir Aurel Stein's Sprachaufzeichungen im Äịnallu-Dialekt aus Südpersien. *(Contenu: Notes de Sir Aurel Stein en dialecte Äịnallu, parlé dans le Sud de la Perse).*

Rody ziemiańskie XV i XVI wieku. Kraków 1937, 8°, str. XX + 382. *(Les familles nobles du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Cracovie 1937, 8°, XX + 382 p.).*

Treść: A. Wolff: Mazowieckie zapiski herbowe z XV i XVI wieku. *(Contenu: A. Wolff: Les inscriptions héraldiques dans les livres des tribunaux en Masovie du XV^e^ et XVI^e^ siècle).*

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego. Seria II, tom XLV (ogólnego zbioru t. 70), nr 3. Kraków

1936, 8⁰, str. 118. *[Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie. Série II, tome XLV (tome 70 de la publication complète), n⁰ 3. Cracovie 1936, 8⁰, 118 p.].*

Treść: Wł. Czapliński: Władysław IV wobec wojny 30-letniej. *(Contenu: Wl. Czapliński: Ladislas IV et la guerre de Trente ans).*

Wydawnictwa Śląskie. Prace ekonomiczne nr 3. Kraków 1937, 8⁰, str. 312 z 39 rysunkami + 16 map. *(Publication concernant la Silésie. Travaux du domaine de l'économie politique. Cracovie 1937, 8⁰, 315 p., 39 figures et 16 cartes).*

Treść: St. Schmidt: Górnośląski rynek mleczny. *(Contenu: St. Schmidt: The Milk Market of Upper-Silesia. Le marché haut-silésien pour le laitage).*

Wydawnictwa Śląskie. Prace językowe, nr 3. Kraków 1937, 8⁰, str. 143. *(Publications concernant la Silésie. Travaux linguistiques, n⁰ 3. Cracovie 1937, 8⁰, 143 p.).*

Treść: F. Steuer: Narzecze baborowskie. *(Contenu: F. Steuer: Le dialecte de Baborów).*

---

## Table des matières